

주말 잘
보냈어요 ?

**AVEZ-VOUS PASSÉ UN BON
WEEK-END ?**

« Le véritable voyage de découverte ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages,



mais à avoir de nouveaux
yeux. »
Marcel Proust.

Séoul.

Parler de Séoul en tant qu'étudiante caennaise de vingt quatre ans. Cela peut paraître exotique, et sans doute cela l'est-il. Mais c'est d'abord parler d'une découverte inattendue, puis d'une passion devenue moteur d'un travail artistique.

Cet ouvrage que vous tenez entre les mains n'est pas l'épilogue de trois voyages exécutés en Corée du Sud. Il s'agit d'un récit de voyage aussi bien corporel, temporel et mental. Il s'agit d'une ouverture sur le monde qui nous entoure, d'une toute petite pierre lancée dans l'océan, qui s'est détachée de son histoire, de son temps, pour en créer de nouveaux. Il s'agit d'un ouvrage que l'on peut garder dans son sac ou laisser prendre la poussière sur une étagère. On peut l'oublier ou le chérir, qu'importe, ce petit livret vous aidera à souffler quelques instants, et, je l'espère, à éveiller en vous ce grain de passion qu'est le voyage de la découverte.

Commençons par le voyage, ce déplacement dans l'espace, ce mouvement effectué vers un point plus ou moins éloigné dans un but qui nous importe peu. Le voyage a toujours été source d'inspiration, d'échange et d'influence, depuis la nuit des temps.

Le déplacement sur de longues distances est consubstantiel à l'homo sapiens. Les premières migrations remonteraient à soixante mille ans avant notre ère, lorsque notre ancêtre décida de sortir de sa terre natale, le continent africain, pour coloniser progressivement l'ensemble du globe terrestre. Les raisons de tels déplacements sont encore incertaines : est-ce la faim, le climat, ou simplement la curiosité qui poussa ces hommes et femmes à s'engager sur ces longs périple ? Au départ, l'être humain (*Homo sapiens*) menait une vie de nomade, il utilisait la force de ses jambes pour parcourir les contrées, à la continuelle recherche de ce qui pouvait le sustenter. Ce n'est qu'après plusieurs milliers de générations, une fois présent sur l'ensemble de notre planète, qu'il se sédentarise. Il commence à s'organiser ; il crée l'agriculture, l'élevage, puis construit des agglomérations de plus en plus importantes, qui créeront des civilisations. Deux révolutions techniques en particulier vont accélérer ces exodes

et changer le cours de l'Histoire : celle du bronze, créant un vaste réseau d'échange dédié à son commerce, de la Mésopotamie aux Îles Britanniques. Elle fournit aux humains des outils et des armes en grande quantité. Cette technique aida à la création de l'équipement nécessaire à la deuxième révolution : l'appivoisement des animaux, permettant par la suite une meilleure mobilité, sur de plus grandes distances avec plus de rapidité.

De tels mouvements amenèrent bon nombre d'événements : ils entraînèrent des conflits, mais aussi des espoirs et des réussites. À titre d'exemple, on peut mentionner les conquêtes d'Alexandre le Grand, celles de Darius, la colonisation de la Méditerranée par les Grecs et les Phéniciens, le développement des conquêtes romaines, l'expansion des empires égyptiens, chinois ou musulmans. On peut également évoquer ces voyages qui révolutionnèrent l'Histoire (en bien comme en mal), par soif de découverte et d'aventure, avec Marco Polo, Christophe Colomb, les Grandes Découvertes, le Grand Tour en Italie dès le XVI^e siècle, puis bien sûr la révolution industrielle qui changea la face de notre monde.

De ces voyages nous avons gardé des traces, certaines sont vieilles de plusieurs siècles, d'autres, de plusieurs millénaires. Les distances n'effrayaient aucunement ces explorateurs, la soif d'aventure leur permettait d'engloutir l'inconnu qui se dressait devant eux, aussi bien sur terre qu'en mer. Ces nombreuses personnes qui prenaient la route pour des mois voir des années laissaient dans leurs sillages des preuves de leur passage. Il me revient un exemple qui m'a été donné de connaître récemment, durant mon cours d'histoire de l'art coréen, lors de mon dernier séjour à Séoul. On étudiait une couronne entièrement faite d'or en forme de branche, composée de fève de jade, utilisée pour des rites funéraires au

royaume de Silla (l'actuelle Corée du Sud), entre 57 avant J.C. et 676 ap. J.C.. L'enseignante nous montra ensuite une copie quasi-conforme de cette couronne d'or, retrouvée en Afghanistan, à Tillia Tepe, à l'autre bout du continent. L'échange entre culture ne connaît aucune limite.

Dans l'histoire de l'art, le voyage offrit aux artistes de nouvelles opportunités, de nouvelles découvertes, de nouvelles rencontres, de nouvelles idées.

Nombre d'artistes ont été influencés par leur déplacement. Christoffer Wilhelm Eckersberg fut l'un d'eux. Peintre néo-classique danois du XIX^e siècle, il a été le précurseur de l'Âge d'or de la peinture danoise. Après s'être formé à l'Académie des Beaux-Arts de Copenhague, il entreprend un voyage de six années, dont une en France dans l'atelier de Jacques Louis David qui influença sa pratique picturale. Il va ensuite à Rome où il apprend à peindre les paysages sur le vif, le chevalet en dehors de l'atelier. Marqué par cette expérience inédite, il rompt avec les codes de l'école danoise encore marquée par une peinture idéalisée d'atelier issue du XVIII^e siècle. Il met en place des compositions strictes et réalistes, où prédomine l'étude directe de la nature. Une fois directeur de l'académie de Copenhague, il pousse ses étudiants à voyager, à découvrir de nouvelles pratiques, à développer leur imagination, leur sens d'aventure, leur esprit critique, leur désir de liberté nouvelle. Tel que l'annonce Paul Morand dans son livre, *Le voyage* de 1963 :

« Le voyage moderne est un réflexe de défense de l'individu, un geste anti-social. Le voyageur est un insoumis. [...] On voyage pour exister ; pour survivre ; pour se défixer. »

À la fin du XIX^e siècle, le voyage devint le fruit d'une quête d'évasion, d'un paradis perdu où il était possible de retrouver l'origine du monde dont la civilisation industrielle naissante serait absente. Au début du XX^e siècle, nombre d'artistes transforment cette quête en un questionnement : celle du déplacement. Ils traitèrent le thème du voyage de manière métaphorique, imaginaire ou réelle, témoignant de leurs propres périples comme de celui des autres. Il serait judicieux d'évoquer le land art : lorsque dans les années 1960, ces artistes - Richard Long, Walter de Maria, Robert Smithson, et tant d'autres - investirent le paysage, la nature, la terre, pour y créer des oeuvres. Les salles blanches et fermées des musées ne suffisaient plus, elles devenaient trop étouffantes. L'artiste partait s'approprier de nouveaux espaces ouverts, partait à la découverte de nouvelles productions humaines.

Aujourd'hui, avec la rapidité dont on dispose pour traverser les frontières, les migrations et les transformations du monde, le voyage a acquis une place centrale dans le geste artistique. Itinéraire des possibles, invitations à l'ouverture - sur le monde, mais aussi de soi -, le voyage, en tant qu'acte créateur autant que concept, réintroduit dans le champs de l'art l'implication subjective de l'artiste-individu, particulièrement dans son oeuvre. L'artiste peut utiliser l'artifice de la fiction, l'introduction du fantastique dans le champs du récit, pour nous exposer à sa conception du déplacement,

de la découverte, de l'ailleurs. L'ailleurs est ce vers quoi l'on tend, c'est cette entité particulière qui disparaît quand on la touche enfin, c'est cette entité qui nous a accompagnés toute notre enfance, à travers nos rêves, notre imagination et qui a enrichi notre soif d'aventure et de découverte. L'ailleurs, est cette entité qui a poussé ces hommes et femmes à traverser notre planète. L'ailleurs, est cette entité qui est ancrée en nous.

Installé dans la durée, le voyage reste un tout fragmenté, une suite de halte et de mouvements éphémères, chacun susceptible d'instaurer une oeuvre. Parce qu'il se pose fondamentalement comme un acte de liberté individuelle, le voyage inclut automatiquement l'artiste dans sa création. Son récit - ici dans toutes ses formes, qu'il soit dessin, écriture, photographie, film ou enregistrement sonore - fonctionne alors en quelque sorte comme un miroir sur lequel le spectateur-lecteur pourrait lire les traces de l'expérience de l'artiste. Cette expérience du voyage (son récit) n'échappe pas à sa dimension fragmentaire, à son rendu lacunaire. Il s'agit d'une trace, de la présence d'une absence, un témoin qui n'évite pas que l'on se perde (au contraire)¹.

Ce récit que je vais vous présenter est un espace qui me permet de rendre compte au mieux de l'altérité, ainsi que de l'étendue et de l'intensité de l'expérience de ce voyage sud-coréen. Ce qui m'importe ici c'est l'ailleurs. C'est cette sensation primaire qui nous accompagnait dans nos désirs d'aventures, c'est cette fougue inconnue qui nous démange lorsque nous posons le pied sur un nouveau territoire, et qui devint le centre de ma pratique artistique.

¹Anne-Françoise Penders, article dans le catalogue *Dits 2.4 - Voyages*, printemps-été 2004, MAC's, p.30

«Fainéanter dans
un monde neuf est
la plus absorbante
des occupations.»

Nicolas Bouvier

C'était une expédition de cinq mois qui se devait être une expérience hors du commun. Une vie estudiantine dans la capitale de Corée du Sud, à l'université Hongik.

Je ne voudrais pas parler de l'épidémie Covid-19 qui actuellement continue de se propager dans le monde. Le sujet ne correspond aucunement à mon travail artistique et je ne suis certainement pas une experte en la matière. Mais force est de constater que je n'ai pas vraiment le choix, cela a chamboulé mes projets.

Séoul durant l'épidémie n'est certainement pas représentatif de l'immense capitale qu'elle est habituellement. Par le passé, je me suis rendue à deux reprises dans cette mégalopole. Cette fois-ci, c'est un autre aspect de la ville qui m'est apparu. Calme, plus sereine. C'est comme ci elle se mouvait au ralenti, avec quelques accélérations ici et là, mais globalement, il était plus simple d'apprécier la ville pour ce qu'elle était, de mieux comprendre son fonctionnement.

Par rapport à une ville telle que Caen, de plus de cent mille habitants intra-muros, reconstruite à la fin de la seconde Guerre Mondiale, Séoul est exotique. Elle est aussi une ville reconstruite d'après-guerre mais par sa grandeur, son architecture, ses traditions, sa culture, elle nous offre un paysage urbain entièrement différent. Et heureusement me direz-vous, sinon pourquoi faire le déplacement ?

Il s'agit d'une ville immense ; une fois plongé dedans, les échelles nous échappent, les repères se troublent. Le rapport espace-temps varie énormément en fonction de notre mode de déplacement, du moyen de transport choisi. Si jamais il vous arrive d'y faire un saut sachez ceci, le transport le plus rapide est le métro, le mieux desservi le bus, le

plus cher le taxi, le plus hasardeux et amusant le vélo et le plus lent la marche. A chaque transport son mouvement, à chaque mouvement sa vision de la ville. Cette notion d'espace et de temps à Séoul se brouille très vite. Lorsque ces repères nous échappent, c'est tout un système qui est chamboulé. On est avalé par la ville, on se doit de bouger le plus loin, le plus vite, sans prendre le temps de se re-reposer. c'est tout, tout de suite.

Séoul est la première ville asiatique que je découvre et ironiquement, de ce que j'ai pu constater, elle est sans doute la plus occidentale de toutes les villes d'Asie de l'Est. Elle a été fondée il y a plus de deux mille ans par le royaume de Baekje, l'un des trois royaumes de Corée de l'époque et pendant plus de cinq cents ans elle fut la capitale du royaume de Joseon. Aussi peut-on à certains endroits apercevoir des vestiges historiques épargnés. Vers la fin du XIXème siècle, elle s'ouvre aux pays l'avoisinant, ainsi qu'aux États-Unis, et devient la première ville d'Asie de l'Est à avoir l'électricité, l'eau courante, le téléphone et un réseau de tramway. Mais elle est très vite marquée par les événements historiques qui changeront à jamais son visage. Après son occupation de près d'un demi-siècle par l'empire japonais et juste après la seconde Guerre Mondiale, elle est victime de la Guerre de Corée, se déroulant du juin 1950 à juillet 1953 entre la République de Corée (du Sud) et la République populaire démocratique de Corée (du Nord). A la suite de ce conflit, Séoul est détruite à plus de 70%. Elle est reconstruite dans les années 1960-70 grâce à l'aide prépondérante des États-Unis. Il s'agit d'une ville jeune, qui profita de l'explosion industrielle de l'époque pour devenir rapidement l'une des capitales les plus moderne de son temps. Ainsi, tours de

bureaux et appartements commencèrent à pousser un peu partout à travers la ville, permettant d'accueillir depuis les années 1990, une population qui ne s'arrête pas de croître de manière importante. Aujourd'hui, Séoul compte plus de 25 millions d'habitants dans son aire urbaine, faisant d'elle le lieu de résidence de la moitié de la population sud-coréenne. Mais plus que le nombre, c'est sa densité importante qui guide sa mutation.

Une mutation d'un mouvement impétueux, violent, exécuté avec une certaine inconscience, instantanée et aveugle. Les mots sont peut être durs et subjectifs, personnels, mais tout dépend du point de vue que l'on adopte. Si on accepte l'évolution fulgurante de la mondialisation, sans aucun doute Séoul est un exemple de ville moderne, riche, où tout ou presque est permis. Mais c'est aussi une masse urbaine qui engloutit tout le reste pour pouvoir évoluer. Il y a dans cette mégapole (et je suis persuadée que c'est le cas pour beaucoup d'autres) une grandeur stupéfiante qui nous empêche de savoir exactement où elle commence et comment elle évolue. C'est presque comme si elle se suffisait à elle-même, se nourrissant de toute cette activité humaine grouillante. Comme si elle était vivante, tel un cœur battant qui ne peut s'arrêter sans le risque de mettre en péril tout le reste du corps.

Cette ville qui grouille, qui ne s'arrête jamais, est en constante évolution. On dit qu'on peut y trouver des embouteillages jusqu'à minuit. Habitant un temps à côté de ce qu'on peut considérer un axe routier principal, je peux affirmer qu'en effet, toute la nuit jamais une minute de silence ne pouvait être appréciée, ce qui est sur le long terme assez pesant. Et pourtant, le trafic avait rudement diminué suite à la situation sanitaire.

Le bruit, la bête noire de l'urbanisation.

Mais c'est aussi une ville qui regorge de secrets bien gardés, et de découvertes exotiques qui nous ouvrent l'appétit. Il faut savoir les trouver, les comprendre, les apprécier lorsqu'on les découvre. Les plaisirs se mélangent ; tout le monde peut y trouver son bonheur, ou presque - selon sa définition du bonheur. Peut être est-ce une ville trop confortable, pratique. Tout est accessible tout de suite, l'attente est contreproductive. Il est facile de se laisser aller, jusqu'à s'oublier si on ne fait pas attention ; il faut avoir les pieds sur terre.

Mais, il est possible à certains moments de prendre une pause, de briser le raz de marée qu'est Séoul. Certes, il y aura toujours du monde, mais vous ne serez plus entouré de boîtes métalliques ou de verres, plutôt de montagnes, de forêt et pourquoi pas de temples. Il faudra se dépenser, accepter de transpirer un petit peu, côtoyer pas mal d'amateurs de la nature. Dans ces cas-là, n'hésitez surtout pas à utiliser votre pratique même minimale de la langue (coréenne bien sûr), vous tomberez sur des surprises. On remarquera bien assez vite, après quelques périples essoufflants dans les montagnes, que la randonnée est une activité sportive fortement appréciée de nos amis les retraités. Surtout, lorsque d'un bon pas et tout souriant, ils vous dépassent en s'inclinant respectueusement.

Nous nous égarons, et c'est très bien ; laissons nous porter par cette notion importante du voyage, du mouvement. Une notion qui nous suit depuis la nuit des temps, et qui au fil des siècles, n'a cessé d'éveiller la curiosité de tous. D'après Franz Werfetz, il y a de cela deux mille ans, Diodore, écrivain voyageur, énonçait :

« c'est le devoir des poètes et conteurs de rendre visite aux créatures de mythes et légendes sur leurs îles, aux morts chez Hades, et aux futurs naissances sur leurs étoiles. »

Un brin de magie qui vient nous rassurer dans notre désir d'aventure et de découverte.

De nos jours, mouvement rime avec utilitaire. Lorsque notre corps se met à bouger dans notre pratique quotidienne c'est souvent lié au travail ; le mouvement se doit être fonctionnel et le plus pratique possible. Je parle bien sûr d'un mouvement aussi bien physique que mental. Il y a constamment un but à atteindre. Et pour me mettre au goût du jour, je peux rajouter qu'une grande partie est contrôlée ou régie par nos appareils électroniques.

Justement, laissons nous porter, laissons rentrer un peu de chaos dans notre vie pour enrichir notre imagination et créativité, pour pouvoir se retrouver tout simplement. À chacun son lieu de prédilection, mais laissons nous dériver, flâner à la façon du peintre de la vie moderne de Baudelaire, à travers les rues tumultueuses et agitées de Paris (ou toute autre ville qui vous conviendrait), ou alors, allons nous promener à travers de vastes paysages, et pourquoi pas contempler une mystérieuse *mer de nuages*².

André Breton et Jacques Vaché présentaient la promenade comme une manière d'abandonner le corps au rythme de l'inconscient et au hasard de rencontre fortuite. Quelle bonne façon que de réaliser des expériences imprévisibles pour faire vibrer notre for inconscient. Nous avons besoin, à certains moments, de lâcher prise, d'accepter de

²En référence au tableau *Voyageur contemplant une mer de nuages*, du peintre romantique Caspar David Friedrich.

ne pouvoir contrôler chaque minute de notre vie. Je parle en connaissance de cause : s'imposer une rigidité étouffante en pensant qu'il s'agit de la meilleure façon pour garder le contrôle épuise le corps et l'esprit sur le long terme.

Malheureusement, de nos jours, le flâneur a disparu pour laisser place au zappeur. On ne prend plus le temps de laisser les images défiler - que se soit elles qui défilent ou que nous défilions en elles - grâce au zapping si précieux que nous apporte notre télécommande ou encore du contrôle offert sur tout programme visuel présent sur la toile. Nous choisissons où, quand et comment nous voulons visualiser nos images, nous choisissons si nous voulons aller directement à l'essentiel, sans prendre le temps d'observer le décor environnant.

L'artiste Philippe Durand pratique un régime de vision flottante, à la recherche d'indices faibles, de signes fragiles, d'écritures anonymes qui rapportent les effets sur l'individu et l'environnement des conditions de vie imposées par l'hypermodernité. La post-modernité ou hypermodernité du début du XXI^{ème} siècle est l'époque de l'après-désillusion, de la prise de consciences des effets ravageurs de l'histoire du capitalisme, de la découverte des paradoxes du progrès, et de l'émergence, selon Jurgen Habermas, d'un nouvel espace public.

Pour Philippe Durand, ses résolutions formelles ont la charge de véhiculer une pensée du monde. Une pensée que l'on pourrait qualifier de « caressante » ; une pensée vagabonde tenant compte de la polysémie de la réalité sociale et naturelle. Au gré de ses voyages, Philippe Durand a constitué un ensemble de séries photographiques qui semblent procéder d'un aller-retour permanent entre ville et campagne. Hybridation de tourisme et d'ethnographie, l'artiste observe l'espace urbain à partir des signes infra-cultu

rels et vernaculaires dont il fourmille. Il réalise des portraits de villes, dans une réinvention des dérives situationnistes, en recherchant les traces de résistances à la standardisation et à l'artificialisation rampante inscrites dans les programmes d'aménagement urbain. Avec *Bienvenue à Paris* (1998-1999), une série de photographies prises lors de ses déplacements dans la capitale française, il aborde les monuments et les fameuses rues de la capitale française, non pas à travers un filtre culturel mais du point de vue de l'utilisateur. Philippe Durand se comporte comme un touriste dans sa propre ville. Mais plutôt que de reproduire les images de cartes postales, il regarde toujours à côté : là où le décor se craquelle, là où des archaïsmes s'infiltreront dans les symboles de la modernité. Ce déplacement procède d'un mouvement double, confrontant l'image touristique d'une ville à sa réalité quotidienne, son exotisme à sa banalité. Pour mettre en forme cette vision alternative du monde, Philippe Durand n'utilise pas le principe du « décodage de la réalité » mais bien plutôt d'un « recodage », par l'amplification de son inintelligibilité. « Cette poétique de l'ordinaire est une manière d'approcher le réel dans sa complexité fluide »³.

Aux prémices de ma pratique, j'ai commencé par me perdre dans Caen, ville normande marquée par les caprices de l'Histoire, qui a son charme, je ne peux le dénier, mais on en a très vite fait le tour. Il me fallait quelque chose de plus grand, de plus différent, il y avait une envie viscérale de changer de paysage, d'atmosphère, de vivre une expérience à part. Je trouvais Caen trop petit, ennuyeux, cela

³Pascal Beausse, article dans le catalogue *Dits 2.4 - Voyages*, printemps-été 2004, MAC's, p.130-131

se reflétait dans mes travaux ; il ne s'agissait que d'un miroir de mon propre état d'esprit. Il me fallait quelque chose de désordonné, de tapageur, de surprenant avec comme même une pointe d'exotisme, il faut se l'avouer. Suite à certaines circonstances et sur un coup de tête, je décidai de partir seule à l'autre bout du monde : la Corée du Sud.

Le voyage pouvait commencer.

Séoul... Se perdre dans Séoul n'est pas du tout la même chose que se perdre dans Caen. Le rapport d'échelle est complètement différent, amenant à de nouveaux déplacements, à de nouveaux positionnements. C'est une ville cyclopéenne où chaque centimètre carré est occupé, où le terme accumulation prend tout son sens et où l'air devient presque une denrée rare. Visualisez Séoul tel un « Junkspace », pour reprendre les termes de Rem Koolhaas : c'est à dire, un endroit où l'on assiste à une espèce de démantèlement de l'architecture, à « l'exacerbation de ses qualités spectaculaires (et donc en un sens architecturales) ». Pour Rem Koolhaas, junkspace veut dire qu'il y a une expérience contemporaine de l'espace qui est universelle et qui est fondée sur des valeurs complètement non-architecturales. Bref, il n'y a plus de règles :

« [...] Ce que j'ai appelé junkspace (je ne saurais absolument pas traduire le mot, quand même architecture-bordel peut être) est le réceptacle de la modernisation, une sorte de dépotoir, de désordre. Ce paysage évoque un lieu jadis bien ordonné qui aurait été secoué par un ouragan. En fait il n'a jamais été ordonné, ce n'est pas son problème, et nous nous trompons quand pour nous rassurer nous y voyons un désordre passager et rat-trapable. Produit du vingtième siècle, le junkspace

connaît son apothéose au vingt et unième siècle. Et ce sont les résidus des organisation antérieures, tout ce qui dans cet espace relève du plan, de la géométrie, qui lui confère un sentiment morne et attristant de résistance inutile, qui, en plus, en gêne les mouvements et les flux circulatoires.

[...] Le plus choquant, dans tout ça, c'est peut-être que l'architecture de ce junkspace-architecture-bordel, bien que parfois intense, violente, parfois belle entre guillemets, ne peut être mémorisée. Elle est instantanément et totalement publiable, et vous met au défi de vous souvenir du moindre de ses aspects, de ses détails. C'est l'architecture du futur. »⁴

Séoul est un Junkspace, c'est à dire : elle est une ville «bordélique». Le tissu urbain est un paysage monté, assemblé, un montage dans le montage. Une des meilleurs façons pour s'y retrouver est de la fragmenter. Pour lire, comprendre, explorer Séoul, j'ai décidé de me concentrer sur certains détails, d'encadrer les éléments qui m'ont intéressée pour mieux les cerner, les analyser. Certains sont superflus, mais d'autres recèlent de richesses propres à la culture coréenne.

Victor Burgin, un artiste et écrivain ayant une pratique transdisciplinaire entre les médias, la culture et l'art, utilise le terme d'« image-séquence », dans son livre *The Remembered Film*⁵, pour décrire les fragments « isolés » et « dis-loqués » de ses propres souvenirs qui forment de nouvelles constellations, spatiales et temporelles.

Fragmenter mes déplacements, c'est essayer de

⁴Rem Koolhaas, in : François Chaslin, « deux conversations avec Rem Koolhaas et caetera », Sens & Tonka, Paris, 2011, p.143-145.

⁵Victor Burgin, *The Remembered Film*, Reaktion Books, Londres, 2006

mettre en avant mes dérives du corps, de l'esprit durant mes voyages ; de garder une certaine réalité dans la production de ces «images-séquences» tout en en découvrant une nouvelle réalité à travers des rencontres qui se lient et se délient, de créer des associations involontaires, des chaînes d'images aléatoires qui vibrent simultanément telles les notes d'un même accord. D'attraper les fragments que la ville nous met à disposition, de mettre en avant l'hétérogénéité présente, illustration d'un réel qui ne bouge sans cesse. De s'aventurer vers l'esthétique de la non-cohérence.

L'esthétique de la non-cohérence c'est travailler sur le fragment, le morceau mais aussi le montage, l'assemblage. Il s'agit d'une nouvelle traduction de notre environnement. Une des façons de regarder, d'observer son environnement, son paysage environnant. Ici, il est urbain ; un paysage monté. La question - mais est-ce vraiment une question, n'est-ce pas plutôt une intuition - est de quelle manière le regarder. Quelle position prendre/avoir face à cet environnement bouillonnant ?

En essayant de ne pas vous perdre (et de me perdre par la même occasion), je vais me pencher sur la forme du théâtre épique de Bertolt Brecht, qui, de mon point de vue, énonce tous les éléments essentiels pour nous éclaircir face à ce questionnement. Bertolt Brecht, homme de lettres et dramaturge, annonce le théâtre dit « épique » comme étant une réaction contre les formes traditionnelles de théâtre. Dans le théâtre épique il y a une introduction à la narration, à l'opposé du théâtre dramatique (ou aristotélien) qui, lui, cherche à captiver le spectateur par le saisissement (catharsis). Le théâtre de Brecht est contre l'émotion exacerbée, contre une évasion de la réalité. La forme épique doit

être une forme narrative qui prend position dans l'histoire des formes en conjuguant une tradition antique aux plus récentes techniques de montage cinématographique, radiophonique et théâtral⁶.

Ce théâtre doit provoquer une activité du spectateur, le conduire à se former des opinions et à les confronter au spectacle présenté, de se faire critique à ce qu'il voit. En prenant connaissance de cet état de fait, le spectateur, indubitablement, prend position. Prendre position dans la logique brechtienne équivaut à prendre connaissance.

Une des méthodes essentielles du théâtre épique pour permettre au spectateur de prendre position est la distanciation : le déroulement linéaire du spectacle est interrompu par des commentaires narrés ou des chansons, de façon à permettre au spectateur d'établir une distance à la pièce et aux autres. Cette forme épique est donc une forme saccadée, interrompue. Cette interruption consiste en toute logique à créer des discontinuités, à interrompre l'action, à « relier les articulations jusqu'à la limite des possibles. »

« Le théâtre épique, comparable en cela aux images de la bande cinématographique, avance par à coups. Sa forme foncière est celle du choc, par lequel des situations particulières de la pièce, bien détachées les unes des autres, vont se heurter les unes aux autres. [...] Ainsi, se créent des intervalles qui entravent plutôt l'illusion du public [et] sont réservés à sa prise de position critique. »⁷

⁶W. Benjamin, *Qu'est-ce que le théâtre épique?* (1er version), 1931, Essais sur Brecht, p.24-26

⁷W. Benjamin, *Qu'est-ce que le théâtre épique?*, (2eme version), art.cit. p.45

« Pour savoir il faut prendre position, ce qui suppose de se mouvoir et de constamment assumer la responsabilité d'un tel mouvement. Ce mouvement est "approche" autant qu'"écart" : approche avec réserve, écart avec désir. Il suppose un contact, mais il le suppose interrompu, si ce n'est brisé, perdu, impossible jusqu'au bout. »⁸

⁸Georges Didi-Huberman, *Quand les images prennent position*, L'oeil de L'histoire 1, op.cit. p.12

Il s'agit de faire apparaître l'image en renseignant le spectateur que ce qu'il voit n'est qu'un aspect lacunaire et non la chose entière, la chose même que l'image représente. Il s'agit de traiter les éléments du réel dans un nouvel arrangement expérimental par lequel on peut découvrir de nouveaux états. Cette découverte se fait par interruption de déroulement, par l'introduction de fragments qui agissent comme révélateurs. Voilà enfin la forme « épique » dans toute sa splendeur : disjoindre les évidences pour mieux ajointer, visuellement et temporellement, les différences. La complexité et la nature des choses passent en premier plan. Prenez un processus, enlevez lui tout ce que vous connaissez, tout ce qui vous paraît évident pour faire apparaître en lui étonnement et curiosité.

« L'image où se réalise l'effet d'étrangeté est, dit Brecht, celle qui, tout en nous permettant de reconnaître l'objet, le fera paraître étrange et étranger [...], capable en toutes choses de désigner autre chose et, sous le familier, l'insolite et, dans ce qui est, ce qui ne saurait être. Pouvoir qui écarte les choses pour nous les rendre sensibles et toujours inconnues à partir et au moyen de cet écart qui devient leur espace même.

Or c'est précisément cet écart, cette distance que Brecht cherche, par l'effet d'étrangeté, à produire et à préserver. [...] L'image, capable de l'effet d'étrangeté, réalise donc une sorte d'expérience, en nous montrant que les choses ne sont peut-être pas ce qu'elles sont, qu'il dépend de nous de les voir autrement et, par cette ouverture, de les rendre imaginativement autres, puis réellement autres. »⁹

Le théâtre épique permet ainsi de prendre position grâce à l'introduction de fragments enlevés de leur contexte habituel pour leur donner une nouvelle lecture. Ces éléments ont d'autant plus d'impact qu'ils sont réaménagés dans une esthétique non-cohérente, qui refuse de créer un environnement homogène, qui refuse l'unité : l'esthétique du montage. L'esthétique du montage dispose et recompose, elle interprète par fragments au lieu de croire expliquer la totalité. Elle montre les failles profondes au lieu des cohérences de surface, la mise en désordre est son principe formel de départ. Elle se concentre sur le détail, sur l'agitation locale. Elle crée de nouvelles relations entre les choses, de nouvelles situations. « Sa valeur politique est par conséquent plus modeste et plus radicale à la fois, parce que plus expérimentale : elle serait, à strictement parler, de prendre position sur le réel en modifiant justement, de façon critique, les positions respectives des choses, des discours, des images. »¹⁰

C'est rendre le réel problématique, en exposer les points critiques, les failles, les apories, les désordres. On présente les choses sans arrêter aucun jugement définitif. Les éléments prennent position. Monter, c'est aussi démonter et démonter c'est analyser, explorer. On remet d'abord en question la place des éléments pour proposer de nouvelles transgressions et positions. On démonte en premier pour monter ensuite.

⁹M. Blanchot, « L'effet d'étrangeté » (1957-1960), *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p.533-534

¹⁰Georges Didi-Huberman, *Quand les images prennent position*, L'oeil de L'histoire 1, op.cit. p.109

« Le monde n'est pas homogène, mais agencé, à savoir découpable et redistribuable. La fragmentation devient donc la manière la plus subtile d'inscrire, au niveau même de l'écriture, de la langue, le projet de restructuration du réel. On découpe, on morcelle, mais habité du rêve de la " nouvelle dépendance ".

Le fragment est le chemin qui doit conduire vers un autre tout».¹¹

¹¹G. Banu, *Le théâtre, sortie de secours*, Paris, Aubier, 1984, p.15

Walter Benjamin voit dans le théâtre épique la promesse de quelque chose comme une transgression généralisée, l'art de faire sortir toute chose hors de sa place habituelle et, par ce fait même, l'art de « fai[re] jaillir haut l'existence hors du lit du temps » comme la vague d'une tempête ou le tourbillon dans un fleuve.

L'acte de démonter suppose la déconcentration, la chute. Georges Didi-Huberman disait « une image qui me "démonte" est une image qui m'arrête, m'interloque, une image qui me jette dans la confusion, me prive momentanément de mes moyens, me fait sentir le sol se dérober sous moi »¹².

Cette esthétique de la non-cohérence, comme l'avance le théâtre épique, et intrinsèquement liée à celle du montage, et à la pratique du démontage. Comme dans le théâtre épique, je ne m'approprie pas Séoul comme une seule entité fluide, mais comme un nid exposé de processus variables qui se décomposent et se recomposent à chaque introduction de nouveaux fragments. Ce procédé de montage/démontage est donc très important, et pour ma part, la meilleure façon de lire une mégalozone comme Séoul. Dans cette procédure, plusieurs vision - de près, de loin, de gros plan - travaillent au démontage visuel des choses, à la déconstruction visuelle, à une meilleure étude des détails. Lorsqu'ils sont enlevés de leur environnement, leur beauté, leur complexité singulière sont révélés.

Walter Benjamin s'est beaucoup intéressé au procédé photographique et cinématographique (du moins à toutes les procédures transversales à tous les domaines techniques,

¹²Georges Didi-Huberman, *Devant le temps*, collections Critique, Les Éditions de Minuit.

esthétiques et intellectuels : photo, cinéma, peinture, architecture, philosophie), dans leur manière de déstructurer les choses. Mais avant tout, il s'est interrogé sur la fonction déterritorialisante de ces procédures, en particulier la photographie et le cinéma : du « gros plan » photographique et du « ralenti » cinématographique, comment ces nouvelles « visions » nous ont permis de nous focaliser sur des détails qui jusque-là retenaient à peine notre regard, créant ainsi de nouvelles images :

« Que nous filmions la croissance d'une plante en accéléré ou que nous montrions la forme quarante fois agrandie, de nouveaux mondes d'images jaillissent, comme des geysers, dans des lieux de l'existence auxquels nous étions loin de nous attendre. Les photographies découvrent dans l'existence des plantes tant un trésor insoupçonné d'analogies et de formes. La photographie seule en est capable. Car il faut le fort grossissement qu'elle leur donne pour que ces formes se défassent du voile que notre paresse a jeté sur elles. »¹³

Le montage, ou le démontage, est la conséquence du caractère destructeur de l'être humain. Mais ce caractère n'est en rien négatif, au contraire, il permet ici de s'affranchir de toutes règles, de tout a priori pour franchir ce qui le ralentissait. Bien sûr, je ne fais en rien l'éloge de la destruction dans son aspect le plus intolérable : celui qui marqua (et marque toujours) l'Histoire d'événements abominables. Je ne pense pas ici à la force brutale mais à celle de la curio-

¹³W. Benjamin, *Du nouveau sur les fleurs*, art.cit.p.70 en référence à l'ouvrage de Karl Blossfeldt, *Formes originaires de l'art*, dans lequel il y a cent vingt photos de plantes en gros plan.

sité, celle qui pousse nos enfants à s'accroupir dans la terre humide pour découvrir ce qui l'entoure.

C'est cette force qui me poussa à prendre ce chemin de l'inconnu, de l'aventure, pour mieux comprendre ce monde dans lequel nous vivons, pour y découvrir une nouvelle façon de penser la disposition des choses et l'histoire de l'être humain.

Ces trois voyages réalisés à Séoul sont le résultat d'une envie d'aventure, d'ailleurs, qui, depuis, nourrit mon travail artistique. Ils m'ont permis d'affirmer une vision du paysage urbain à travers une pratique centrée sur le montage et le démontage. Ainsi, je prends position - en prenant de la distance - par rapport à l'image produite et, par extension, au monde qui nous entoure. L'importance du voyage est fondamentale, car, confronté à un environnement étranger, nous adoptons un nouveau regard sur notre entourage, un regard aussi ouvert que celui d'un enfant. Se manifeste en nous ce désir d'aventure qui nous pousse à être émerveillé par les moindres détails qui s'offrent à nous. Rendre compte de l'expérience vécue par le montage à travers mes travaux (en peinture, dessins, par la mise en scène) est pour moi la meilleure façon d'exposer l'hétérogénéité de notre environnement.

Séoul n'est qu'une première étape, il me reste encore une multitude de mondes à aller découvrir pour enrichir mon expérience.

« [...] Ces images ne conservent leur force agissante que si on les considère comme des fragments se dissolvant en même temps qu'elles agissent, ou dépérissent rapidement à l'instar des organismes vivants, faibles et mortels. Les images ne possèdent un sens que si on les considère comme des foyers d'énergie et de croisements d'expériences décisives. [...] Les oeuvres d'art n'acquièrent leur véritable sens que grâce à la force insurrectionnelle qu'elle renferment. »¹⁴

« [...] On a trop souvent considéré l'art comme une tentative d'ordonner l'image donné de l'univers ; pour nous, l'art représente surtout un moyen permettant de rendre visible le poétique, d'augmenter la masse des figures et le désordre du concret, et d'accroître, partout, le non-sens et l'inexplicable de l'existence. C'est justement en détruisant la continuité du devenir que nous acquérons une chance minime de liberté. Nous soulignons en un mot la valeur de ce qui n'est pas encore connu. »¹⁵

¹⁴C.Einstein, *Georges Braque*, op.cit. p.17

¹⁵C.Einstein, *ibid*, p.113-114

Ce qui va suivre est une introduction à cette ville majestueuse, caprice de l'Histoire qu'est Séoul. A la manière des livres *Les Louanges de L'ombre* de Tanizaki et *L'Empire des signes* de Roland Barthes, je vais vous offrir une lecture, écrite et visuelle, segmentée de la capitale de Corée du Sud. Ce sont des fragments, des détails qui m'ont le plus marquée qui vont vous être présentés. Il sont sortis de leur contexte, arrachés de leur environnement pour éviter toutes influences indésirables. Certains auront le droit à deux versions, une avant et une durant la Covid, une situation bien particulière qui proposa une nouvelle vision de la mégapole. Mais il s'agit d'abord d'une lecture qui, je l'espère, réveillera en vous cette curiosité qui nous a tous un jour fait rêver de l'inconnu.

**« Il faut orches-
trer les images en
les disposant sui-
vant un maximum
de désordre. »**

F.T. Marinetti

LA TOILE

Essentiels au bon déroulement de notre vie quotidienne, l'aménagement des câbles et poteaux électriques a sans doute été ma première obsession lorsque je suis arrivée à Séoul. Car contrairement à nos villes françaises qui les cachent bien précieusement, Séoul est enveloppée dans une multitude de toiles tissées au bon vouloir de chacun dans un désordre affolant. C'est cafouilleux, ça nous parasite la vue, ça prend de la place, ça déchire le ciel, mais qu'est ce que c'est graphique ! Ce désordre contrôlé m'a tout de suite attirée.

Les axes routiers principaux, tels que les grands boulevards, en sont dénués, comme effacés, mais dès lors que la géographie du lieu le permet, c'est à celui qui aura le plus de noeuds à qui reviendra la chandelle. L'articulation de ses amoncellements semble être un vrai casse-tête, mais un casse-tête maîtrisé.

Les poteaux, en métal essentiellement, soutiennent des kilos de câbles qui s'enroulent sur eux-mêmes en des

noeuds infinis qui semblent tenir tous seuls. Ils sont ainsi beaucoup plus imposants que ce qu'on a l'habitude de voir en France, et heureusement, sinon on ne compterait plus le nombre d'interventions journalières pour les redresser. Ensuite, dépassant toute logique française, ils peuvent prendre des formes invraisemblables. Certains, tout en s'élevant, se trouvent courbés, dessinant une jolie vague avec leur corps. Comme si quelqu'un s'était amusé à le contorsionner dans tous les sens. La première fois que j'ai observé ce phénomène, je me suis arrêtée net au milieu de la route, ébahie.

Viennent s'ajouter des installations, en grande partie complètement rudimentaires, qui permettent un contrôle feint à l'enchevêtrement de fils électrique. On en trouve en haut, au milieu, en bas, au sol, tout est bon pour maintenir le câble à sa place, et encore, il se peut que de temps en temps il y en ait qui arrive à se dérober de la cohue. Lors de mon dernier séjour à Séoul, il y en avait un avec qui je m'étais connecté. Etrange n'est-ce-pas ? Mais pourtant, je n'ai pu m'empêcher de tisser un lien insolite avec ce câble coupé, qui pendouillait lamentablement au milieu de la route. Il s'agissait du chemin que je prenais au moins une fois par jour, et ce pendant cinq mois, qui reliait mon domicile au centre du quartier. Un chemin étroit qui longeait l'université, où s'amoncelaient voitures, chantiers, un café/bar et même un club qui permettait de batter des balles, jour comme nuit. En fonction de mon humeur, ce petit câble m'amusait, m'intriguait, voir m'embêtait. Lorsque j'arrivais à son niveau, je me demandais souvent pourquoi est-ce qu'il était dans cet état là, qu'est-ce qui avait bien pu l'arracher. Était-ce les caprices du temps, d'un homme, d'un oiseau ? Et que faisait-il toujours là, au milieu du chemin, à me frôler le haut du crâne, à me rappeler qu'il était toujours présent ? L'embout n'était

même pas protégé, on pouvait apercevoir les fils de cuivres dépasser de son enveloppe noire. Ce câble était suspendu à d'autres, eux-même suspendus avec flegme à deux poteaux électriques qui se trouvaient des deux côtés de la rue. Ils traversaient l'allée, découpant des courbes tremblotantes à travers le ciel.

C'est ainsi que se dessine petit à petit la merveilleuse toile électrique qui parcourt toute la ville. Le cadre visuel est sans cesse traversé par des lignes partant de tout les côtés, en diagonale, vers le haut, vers le bas, nous offrant un spectacle hypnotisant.

Ou à l'inverse, on pourrait penser être prisonnier d'un filet à l'allure inquiétante, s'infiltrant dans chaque recoin de rue, dans chaque maison, menaçant notre vie privée. Ce qui n'est pas totalement faux : en plus de soutenir des dizaines de câbles, certains poteaux électriques se trouvent accoutrés de non pas une caméra mais au moins d'un trio. « Big brother's watching you »!

C'est ici une double lecture qui s'offre à nous : indispensable pour le bon déroulement des communications, la toile électrique de Séoul illustre la multitude de connections, de liens qui peut se créer et s'effacer en quelques secondes. À l'inverse, elle est aussi le miroir d'une société intrusive qui ne cesse de vouloir s'immiscer dans la vie privée de ses habitants (pour mieux les contrôler ?).

C'est cette dualité que l'on retrouve dans la disposition de l'aménagement des câbles et poteaux électriques. Cette tension présente m'a tout de suite plu, à la fois pour son côté esthétique opulent et sa symbolique ambivalente. Par sa densité, la toile est représentative de l'activité débordante qui fourmille dans la ville, c'est en quelque sorte le diagramme communicatif de Séoul. Il suffit d'isoler ces

lignes, d'effacer entièrement son environnement et alors elles apparaissent semblables à un diagramme traduisant chaque parcours et variation de communication, structurant la ville.

Bienvenue dans la toile.

FRONTIÈRE EFFACÉE

Séoul est vaste. Sans mesure, ou presque ; il est pratiquement impossible de se rendre compte de la taille de la ville à échelle humaine. On est très vite enseveli sous l'imposante capitale.

Pour pouvoir en sortir, il faut monter : plus haut allons-nous, plus large est notre vision, plus grand est notre panorama des possibles. Ce n'est pas pour rien que les premiers plans de ville ont été réalisés dans une perspective plongeante. Que les proportions soient véridiques ou non, qu'importe, il fallait, pour pouvoir s'y retrouver, délimiter l'espace, créer des frontières et revendiquer que telle surface était désormais une cité.

Quel beau conditionnement.

Les villes s'agrandirent, on construisit des tours, puis des immeubles, et enfin des gratte-ciels. Au fil du temps, l'expansion urbaine prit un rythme effréné, incontrôlable, nos

villes devinrent des mégalo­poles, et même au sommet de nos plus hautes tours, les limites de nos cités nous sont désormais invisibles. Séoul n'échappe pas à la règle.

Dans le centre de la capitale séoulienne, à l'Est de l'hôtel de ville se dresse la « N Seoul Tower », la tour Namsan, (« nam » signifiant Sud et « san », montagne). Se situant au sommet de la colline, la tour surplombe la ville : il s'agit sans doute du plus haut observatoire de la capitale. Pour y monter, si vous êtes en bonne santé, évitez de prendre le téléphérique : attendre des heures dans une file qui n'en finit plus, pour «ne» profiter de la vue seulement quelques minutes, à moitié compressé dans l'habitacle, non merci. Au bout de trente minutes d'effort, le souffle rêche, les cuisses qui hurlent, la gorge en feu, la vue panoramique qui s'offre à vous vous semblera d'autant plus belle.

Lorsqu'on observe un paysage de haut, les sensations qui s'offrent à nous sont toujours plus fortes, magiques, on est comme vidé de tous principes - tel une page blanche - et innocent comme des premiers nés, on ne cesse d'être ébloui par l'étendue de l'horizon. A Namsan, c'est la capitale qui s'ouvre à perte de vue, embrassant les montagnes qui apparaissent ici et là. Elle les contourne, elle disparaît pour réapparaître, la cité urbaine dessine l'horizon, il est impossible, même au loin, d'y voir la fin.

Séoul est grande.

VITE, DISPARAIT

La ville ne cesse de changer de visage, sans un souffle, sans une pause, elle se construit et se déconstruit sans état d'âme. De nouvelles formes apparaissent, de nouveaux traits se dessinent dans un violent tourbillon, comme si l'architecte n'était plus satisfait de sa production et effaçait sur sa planche ses traits d'un grossier coup de gomme. Parce qu'il faut rester en avant de la modernité, l'ancien n'y a pas sa place ; laissons les vieux bâtiments pourrir doucement, s'écrouler sur eux-mêmes, effaçons l'histoire du lieu, seul compte le nouveau, le neuf. Laissons la douceur des tuiles, la subtilité des briques s'éteindre et laisser place à des surfaces sans imperfections, qui reflètent sans égards les palpitations sourdes de la ville. Regardons vers le haut et jamais vers le bas : **il faut s'élever, encore et encore.**

CENTRES VILLES- CENTRES VIES

Au bout de plusieurs promenades, de plusieurs flâneries dans la ville de Séoul, j'ai fini par saisir son organisation urbaine. Dans son agencement, on peut apercevoir un schéma se dessiner. Comme dans beaucoup de capitales, Séoul est composée d'arrondissements, eux-mêmes divisés en plusieurs quartiers. Et dans une majorité d'arrondissement, un quartier en particulier se trouve être son centre dynamique. Il n'y a pas de « centre ville », tel qu'on peut en trouver dans nos vieilles villes concentriques, telles que Paris, Caen, Bordeaux et la liste continue, il y a DES centres.

Dans nos cités européennes, ces dernières se sont érigées autour d'un centre historique, la ville d'autrefois, celle qui a été bâtie il y a jadis des siècles de cela (lorsque celle-ci n'a pas été ravagée par les caprices de l'histoire), le lieu où « se rassemblent et se condensent les valeurs de la civilisation ». A la suite de l'exode rurale qui se développa après la seconde Guerre Mondiale, le visage de nos villes occidentales fut marqué par une cicatrice bien distincte. La chaleur des pierres, la douceur des poutres de bois et la ri

chesse des styles laissèrent place à des modèles froids, distants, sans vie aucune, nous perdant dans d'énormes cubes de béton, de placoplatre, de verre et métal (pour répondre le plus rapidement possible à la demande). L'identité de beaucoup de villes s'en trouva brisée et cela n'aida certainement pas à la mixité des classes sociales. Ce n'est pas pour rien que le terme banlieue dans notre langue française est aussi péjoratif.

À Séoul, peut être parce que les traces des guerres ont été si profondes qu'ils se sont empressés de les enfouir et de recouvrir toutes cicatrices, de tourner une nouvelle page. Même si il s'agit d'une ville de béton, sa disposition est très différente des villes européennes. Il n'y a pas de modèles, il n'y a pas de normes (où si jamais il y en a, elles sont très vites mises de côtés), il y a juste une envie d'accumuler, de remplir. La civilisation ne part plus d'un point central précis, mais de plusieurs, nous amenant à une multitude de centres villes.

Certes, il existe un centre à Séoul, un point d'où l'histoire s'est développée : le palais de Gyeongbokgung, berceau du pouvoir royal de la dynastie Joseon, qui donne sur l'hôtel de ville. Mais sa disposition n'appelle pas au rassemblement, le palais ouvre sur un boulevard immense, qui s'enfonce dans la ville, et se déploie en une multitude de vaisseaux. Ce n'est pas un point de convergence, c'est plutôt un point de départ.

Cette multitude de centres dynamiques permet à la ville de garder un équilibre dans sa globalité. Chaque arrondissement a son histoire, son atmosphère, ses centres d'intérêt. Hongdae, par exemple, est le quartier dynamique qui se situe dans l'arrondissement de Mapo-Gu, à l'Ouest de Séoul, dans lequel j'ai vécu cinq mois. Son nom lui vient de l'Université Hongik (très connue pour sa faculté d'art) qui en coréen est abrégé par « Hongdae ».

Cette dernière trône au centre du quartier et toute son activité s'est développée autour d'elle, tournée vers les arts de rue, la musique indépendante et plus tard ses cafés branchés et ses nuits étudiantes. Elle est devenue le point de rendez-vous de la jeunesse coréenne.

Si Hongdae est une aire urbaine multiculturelle, Itaewon est le quartier le plus cosmopolite de Séoul. Très connu, il s'est construit à côté de la base militaire Yongsan Garrison, QG des forces américaines stationnées en Corée du Sud. Connu également sous le nom de « Western Town », on trouve à Itaewon des cuisines venues du monde entier, des dizaines de boutiques qui s'adressent aux touristes, des attractions pour un public étranger telle que la fête d'Halloween, mais aussi une riche communauté de propriétaires d'entreprises internationales.

Chaque quartier évolue avec son activité, l'habitant d'une atmosphère différente pour chacun, permettant à Séoul de revêtir plusieurs visages à la fois, et de garder un dynamisme constant sur toute sa surface.

FOURMILIÈRE PLEINE

Jour comme nuit ça ne s'arrête jamais. Est-ce que ça s'arrêtera un jour ?

Elle ne dort pas. Jamais.
Du moins le pensions-nous.

Comment arrêter le progrès ?

Des millions d'entités grouillent aux bouches des métros, impatientent de s'engouffrer dans cette activité incessante. La récompense est à celui qui ira le plus vite. On se bouscule, on se faufile, on s'écarte, un pas en avant, deux pas, ah non ! Mauvaise direction, on recule. On se retrouve à contre sens, c'est de la folie, mais on y arrive.

Jamais un espace vide. Car le vide fait peur.

Mais à qui ?

DONNE MOI TOUT, TOUT DE SUITE

Séoul est une ville très pratique. C'est une cité qui cède aux caprices de ses consommateurs. Le client est roi dit-on, et dans la capitale coréenne jamais cette expression n'a été aussi véridique. Tout est mis en oeuvre pour satisfaire les citoyens au plus vite. Premièrement, les commerces de proximité : en Corée, ils sont les rois de la commodité. On peut en trouver n'importe où, dans les coins les plus reculés, les plus sombres, les plus abandonnés. Ils sont ouverts 24h/24 et 7j/7, et proposent toujours de quoi vous sustenter. Ils peuvent être minuscules, à peine de quoi tenir cinq rayons en son centre, mais qu'importe, si jamais votre chargeur de téléphone ne fonctionne plus aux aurores, il vous suffit de descendre de votre immeuble pour y remédier.

Leur concentration est impressionnante, je n'exagérerais en rien si j'affirme qu'il y en a un tout les cinq cent mètres. Ainsi, lorsqu'une insomnie venait me titiller à une heure tardive (où bien trop avancée), je descendais les trois

étages du bâtiment, et j'effectuais une dizaine de pas sur ma droite, pas plus, pour aller m'acheter de quoi me rafraîchir. Si jamais la faim me tirait l'estomac, je m'offrais des kimbap (rouleaux de riz entouré d'algues avec en son centre toute sorte d'aliment) que je dévorais assise sur les chaises d'une couleur turquoise passée, agencées ici et là sur la petite terrasse du commerce.

Le midi, le magasin était prit d'assaut par les employés des bureaux d'à côté, et alors apparaissait comme par magie une multitude de repas préparés, prêt à être réchauffés au micro-onde qui trônait sur le plan de travail et longeait le mur vitré. Juste à côté, il y avait également une fontaine à eau qui offrait de l'eau bouillante, pour pouvoir remplir le récipient de carton des ramens déshydratés. Tout était prêt à être dégusté dans la minute qui suivait.

Pratique n'est-ce pas ?

Le deuxième service qui répond au mieux aux besoins des habitants de Séoul est la livraison. Jamais de ma vie je n'ai connu un service aussi développé : tout, et vraiment tout, peut être livré à n'importe quel endroit à Séoul, et la plupart du temps à toute heure. Bien évidemment, le domaine le plus utilisé est celui de la restauration. Les livraisons se font majoritairement en scooters, de temps en temps en moto et camions et plus rarement en vélo. Neuf scooters sur dix, dans les rues de la capitale, sont en service de livraison ; étant le moyen de locomotion le plus rapide ils se faufilent partout, les codes de la circulation leur sont inconnus, la priorité leur est absolue, et lorsque vous êtes piétons, gare à ne pas vous retrouver sur leur chemin.

Cependant, c'est d'une telle commodité qu'il serait désormais impossible de s'en séparer. Lorsque nous étions

sortis, des amis et moi, flâner au bord du fleuve Han, une envie gourmande de manger du poulet coréen frit nous prit. Nous décidâmes de nous poser dans un parc, entourés de personnes qui eurent exactement la même idée, et nous commandâmes de quoi apaiser nos estomacs affamés. Et sans surprise, parmi les centaines de personnes présentes, dont sans doute plus de la moitié avait aussi commandé du dakgangeong (poulet frit), notre livraison arriva à bon port au bout de trois quart d'heure. Comment est-ce que le livreur nous retrouva parmi les centaines de personnes qui attendaient autour de nous ? Il s'agit toujours d'un mystère.

Entre temps, affamés et assoiffés comme nous étions, nous avons acheté de quoi grignoter au commerce du parc. Même si nous venions tout juste de passer la première heure de l'après midi, déjà les relents d'alcool et de fritures s'évaporaient doucement de nos corps amassés. Ce fut la dernière fois que l'on put profiter d'un tel moment, une semaine plus tard les rassemblements dans le parc furent interdits. Par la suite nous avons pu nous retrouver, par petit comité, à gambader dans d'autres endroits et profiter de leurs commerces pour répondre à nos caprices gourmands.

Mais, en dehors de notre gourmandise, le service de livraison vous permet de recevoir chez vous même la plus ridicule des marchandises. A l'appartement, lorsque nous avions besoin de papier toilette (fourni par les propriétaires), le soir même ou le lendemain matin ils trônaient gracieusement au pied de notre porte d'entrée. Avec la situation sanitaire, le service de livraison connu un boom économique. Nous n'avons pas été confinés en Corée du Sud, cependant une majorité d'entreprises avait décidé de procéder au télétravail suite à la demande du gouvernement. De plus, un grand nombre d'école «venaient» de fermer. En février

2020, les Séouliens ne sortaient presque plus de chez eux, ou alors par absolue nécessité. Une fois installée dans mon appartement, les deux premiers mois de mon séjour, je remarquais dans les escaliers du bâtiment, à plusieurs niveaux, des paquets posés sur chaque palier, qui attendaient patiemment que leur futur propriétaire leurs ouvrent la porte. Et ce, au moins une ou deux fois par semaine.

Aucun caprice ne peut être refusé, du moment que le consommateur paye, tout lui sera apporté sur un plateau d'argent. Et qu'importe que les gens restent chez eux ou non, il y aura toujours un moyen pour répondre à leurs demandes, et ce, dans les plus brefs délais ;

« je veux tout, tout de suite ! ».

FOURMILIÈRE VIDE

Ah.

Il y a une légère brise qui s'est installée. Douce et pesante à la fois.

En prenant une grande inspiration, on peut la sentir effleurer nos narines. Qu'est ce que ça fait du bien de respirer.

Le métro est vide.

Et puis, il y un silence timide qui s'est installé. La ville est au ralenti. Ici est là on peut apercevoir des petites mains se presser dans les rues, le masque remonté jusqu'aux yeux.

Le métro est vide.

Jamais Séoul n'a été aussi silencieuse. Elle s'est enfin endormie.

Le métro est vide.

Mais plus pour longtemps.

On ne peut pas arrêter le progrès.

VIVE LES COULEURS

« [...] Je suis engagé dans la couleur définitivement, car les dessins ne m'intéressent plus. J'ai éclairci ma cervelle de ce côté - ça me suffit. J'ai plusieurs toiles en train. J'éprouve les curiosités que donne un pays nouveau. Car je n'ai jamais été aussi clairement en avant dans l'expression des couleurs - jusqu'ici j'ai piétiné à la porte du temple [...] »

(Lettre de Matisse du 11 mai 1947 -L.785 de la Correspondance Matisse-Rouveyre)

« [...] Avec la sorte de rapports de couleurs que je suis porté à employer pour rendre ce que je sens, dégagé de l'accidentel, je me trouve à représenter les objets dépourvus de lignes fuyantes, je veux dire de face - dans une atmosphère créée par les rapports magiques de la couleur. »

(Lettre de Matisse du 3 juin 1947 - L.796 de la Correspondance Matisse-Rouveyre)

Expression de nos ressentis, de nos émotions, la couleur traduit ce que ne peut transmettre les mots ou la ligne. En fonction de son utilisation, son rôle prend toutes les tonalités qui lui correspond le mieux. Pour Henri Matisse, la couleur lui permettait d'exprimer ses sensations, de modifier la forme d'une figure ou de transformer sa composition, jusqu'à ce que toutes les parties aient trouvé leurs rapports définitifs.

Dans une ville telle que Séoul, la couleur est le moyen d'expression des habitants. Au milieu d'immenses immeubles de verre et de béton, se dressent hardiment maisons et bâtisses revêtues de teintes vives qui agrémentent le regard. Le moindre espace disponible devient matière à expression : les toits, en tuiles ou non - qu'importe -, les portes de garages, les poteaux, les murs, la signalisation. Viennent se rajouter les affiches, les devantures, les enseignes - éclairés, en néon -, les tabourets en plastique qui se baladent ici et là au milieu des trottoirs.

Ils sont rouges, bleus, roses, oranges, verts, jaunes. Les couleurs s'étendent sur de larges surfaces, elles viennent englober les endroits les plus inattendus, insuffler un peu de vie dans ce monde gris.

Ici la composition est libre ; à l'inverse d'Henri Matisse, Séoul n'attend pas un rapport définitif entre chaque élément. Il n'y a pas une composition, il y en a une multitude. Elles ne dépendent pas d'une émotion mais de milliers. Les couleurs apparaissent et disparaissent, c'est un scintillement incessant qui bat au rythme de la ville.

Si on comparait Séoul au travail d'Henri Matisse, elle se rapprocherait plus des gouaches découpées de ce dernier. Cette technique que l'artiste développa à la fin de sa vie lui permettait de réaliser de magnifiques improvisations chromatiques, faites à partir de formes dessinées avec une paire de ciseaux. Séoul est semblable : à travers la ville se découpent des formes, des surfaces qui ont été agencées dans une improvisation exemplaire créée à partir de plusieurs paires de mains.

SORTEZ LES POUBELLES

Ah ! Les poubelles.

La preuve déplaisante de notre présence sur Terre. En France, on s'empresse de les cacher, lorsque nous avons un minimum de conscience. Nos déchets sont stockés dans de grands bacs en plastique à couvercle, attendant d'être récupérées toutes les semaines.

En Corée, du moins, à Séoul, c'est tout à fait différent. Jamais je n'ai vu d'amasement aussi grand de sacs poubelles dans les rue d'une ville. C'est effarant. Les rues de Séoul sont très propres, je ne reviendrai pas là dessus, mais une à deux fois par semaine, on peut apercevoir des montagnes de déchets apparaître sur les trottoirs. Ne vous inquiétez pas, elles ne restent guère bien longtemps, elles disparaissent tout aussi vite qu'elles sont apparues. Cependant, si jamais on se retrouve face à face, l'expérience n'est pas très amène. Se dégage de l'empilement une odeur irritante qui s'empresse de vous faire froncer du nez. Les sacs étant clairs, on peut apercevoir au travers des formes insalubres se dessiner, triste vestige de nos plaisirs. Dans certains, on peut deviner la nourriture qui a eu le temps de macérer jusqu'à ce

que le sac soit rempli. Et lorsque vous n'avez pas d'autre choix que de passer à côté de ces amoncellements, faites attention où vous mettez les pieds, sous peine de heurter un sac de recyclage (souvent ouvert) et de renverser son contenu.

En France nous avons un tri sélectif à réaliser (est-ce que celui-ci se fait correctement, il s'agit là d'une autre histoire) entre les déchets ménagers, les recyclables et les verres. Pour les deux premiers nous disposons de grosses poubelles personnelles de différentes couleurs, pour chaque habitation (bien sûr, il y a des exceptions, surtout dans les grandes villes). En Corée du Sud, le tri est un vrai casse-tête. En fonction des endroits, il ne se fait pas de la même façon. Dans mon appartement, on devait faire le tri entre les déchets culinaires, les déchets recyclables et le reste. La nourriture se mettait dans un petit sac jaune, les déchets ménagers dans un sac plastique blanc et les recyclables dans n'importe quel contenant, sac, pochette ou carton.

Au studio d'estampe, il fallait faire le tri entre le papier, le métal, le carton, la nourriture et enfin le reste. Il ne fallait pas oublier de nettoyer tout contenant, comme une canette de soda ou un récipient de nouilles, avant de les jeter. Et bien sûr, si on se rebutait à le faire, des sanctions pouvaient tomber. De quoi vous faire tourner la tête.

Un jour, lors de mon cours de coréen (en vidéo conférence), notre professeur nous demanda ce qui était différent de nos habitudes, si on avait rencontré des difficultés. Sans surprise on évoqua le tri. Elle nous rassura en nous confiant qu'elle avait également beaucoup de mal à l'effectuer sans anicroche. Même pour ses habitants, le système de tri en Corée du Sud reste un grand mystère.

Mais ce n'est pas tout, le système de tri des poubelles à Séoul laisse apercevoir une facette plus sombre de la ville. Pour les vieilles personnes dont la retraite est quasiment nulle, voire inexistante, le tri leur permet de recevoir de petites primes.

On les reconnaît très vite, elles sont souvent cachées par l'effroyable entassement de cartons, de bois, ou autres, empilés laborieusement sur leur remorque cabossée qu'ils poussent de leurs bras frêles sur le bas côté, à arpenter les rues de l'immense capitale.

Lorsque nous sortions la nuit, mes amis et moi avions l'habitude de nous retrouver dans un petit square nommé "Playground", juste en face de l'université. Nous achetions quelques bouteilles et cannettes et nous profitions joyeusement des maigres activités qui s'y déroulaient (la police venait souvent y mettre un terme, avec l'espoir de nous éparpiller). Quelques vieilles personnes étaient présentes, un sac à la main, et déambulaient de petit groupe en petit groupe pour récupérer nos bouteilles vides. Elles arrivaient furtivement, se glissaient derrière nous lorsqu'elles le pouvaient et vérifiaient si nos boissons étaient terminées pour les faire disparaître aussitôt, tel un précieux butin.

Habituez-vous au spectacle, il s'agit là de la triste réalité que l'on s'empresse d'effacer.

En Corée, où le temps de quelques nuits, on s'accorde un moment pour reconnaître notre condition.

TELE UNE OMBRE

« Le client est roi ! »

Vous qui entrez dans un lieu de consommation, un cri de joie vous sera adressé, lancé dans les airs. Le premier employé entamera le chant, puis le second le répétera, jusqu'au dernier, tel un écho qui finit par s'essouffler. Bienvenue.

Puis, devenant votre ombre personnelle, un des employés vous suivra, analysera le moindre de vos mouvements pour répondre à vos besoins avant même que vous ne les connaissiez. Mais seulement dans des lieux avec une certaine réputation à tenir, dont le capital est souvent ridiculement élevé, car tout est question de marque bien sûr. Il suffira de lever le petit doigt et déjà vous serez pris en charge, votre ombre se matérialisera à vos côtés, un sourire charmeur aux lèvres, mais un regard vif, prêt à réagir au moindre caprice. De quoi vous satisfaire, ou au contraire, vous donner de grosses sueurs froides et vous faire transpirer comme un bœuf.

LES LUMIÈRES DU MARCHÉ

Ils sont le jour, ils sont la nuit.
Ils sont pleins, ils sont bruyants, ils sont vivants.
Ils sont à travers la ville.
Petit, moyen, grand. Ils brillent de mille éclats, ils
illuminent les environs.
C'est ici que l'on trouve le véritable éclat de la
ville.
On observe des empilements jusqu'au plafond
de chaque stand, qui tanguent dangereusement.
Vont-ils tomber ?
On ne sait plus où donner de la tête. Chaque
centimètre carré est surchargé. Des babioles, du
tissu, des ficelles, des aliments, des plats, des pâ-
tisseries, des vêtements, des bijoux, des souvenirs,
des ustensiles, des traces.
On y trouve de tout, on y trouve de rien.

On y trouve la vie.

ÉTEINTES POUR UN TEMPS

Ils sont le jour, ils sont la nuit.

Ils sont vides, ils sont silencieux, ils sont endormis.

Ils sont à travers la ville.

Petit, moyen, grand, leur éclat s'est atténué, désespéré.

C'est ici que l'on trouvait le véritable éclat de la ville.

On observe des stands fermés, créant des vides dans les paysages. Comme une respiration retenue.

Vont-ils rouvrir ?

On ne cesse de jeter des coups d'oeil à ces bâches en plastique qui recouvrent ce qui fut jadis son stand favori. On se contente de ce qui est ouvert.

On y trouvait de tout, on y trouve de rien.

On y trouvait la vie.

IMMENSE/ ÉTROIT

Comment circule t-on à Séoul ?

Il existe plusieurs moyens de locomotion, le plus pratique étant le métro. Non, je me reprends, les transports en communs en Corée du Sud sont les moyens de transports les plus pratiques. Il vous suffit d'aller acheter un titre de transport, une « T-money », vous la chargez entre dix et vingt euros puis vous êtes libre de circuler dans toutes les villes du pays. Révolutionnaire n'est-ce pas ?

Le métro est le plus rapide. D'une propreté irréprochable, il est spacieux, abondant et dessert presque tous les quartiers de la ville. À l'image de Séoul. Mais il agit sur notre perception comme une brèche spatio-temporelle, comme si on se téléportait d'un endroit à un autre, sans se rendre compte de la distance parcourue. Si vous êtes pressé, sautez dedans, mais si vous disposez de plus de temps, essayez de prendre le bus. C'est le moyen de transport qui, de mon

point de vue, nous dévoile le mieux le véritable visage de Séoul. En fonction de leur couleur, les bus se déplacent dans un rayon plus ou moins grand, dans un quartier, dans un arrondissement, à travers plusieurs arrondissements ou jusqu'à la banlieue voisine. Ils traversent Séoul en n'empruntant que les axes routiers principaux : boulevards (le terme me semble bien timide pour décrire ces routes extravagantes), avenues.

Une fois dedans, vous serez secoué dans tous les côtés, mais vous ne perdrez pas une miette du paysage qui s'offre à vous. Bienvenue dans le trafic routier insoutenable de Séoul. Il est étonnant d'observer avec quelle adresse les conducteurs de bus arrivent à se faufiler dans la jungle automobile, zigzaguant dans des carrefours illisibles, à travers la hué de klaxon qui ne cesse de rugir. Ils ont l'habitude de diriez-vous, et heureusement. Malgré un voyage plus ou moins rude, il s'agit du transport qui vous permettra de vous repérer le mieux dans la ville. Réalisant pas mal de détours, il ne se dirigera jamais vers votre destination d'une seule traite, vous serez ballotté à travers les quartiers de Séoul, vous permettant d'admirer le tissu urbain condensé de la capitale.

Enfin vient la marche à pied. Une fois arrivé à la station de votre choix, laissez-vous guider par votre curiosité et sortez donc des sentiers battus : prenez ces rues minuscules qui s'échappent de la circulation et s'enfoncent dans les profondeurs des quartiers. Partons à l'aventure.

Au contraire des axes principaux, ces petites rues, qui s'établissent à travers les moindres recoins de la capitale, sont d'un charme atypique. On y trouve de tout, des magasins, des restaurants, des studios, la plupart du temps ils sont cachés, dans un immeuble, au sous-sol, l'accès se fait par derrière, sur les côtés. Une véritable chasse aux trésors. Il faut oser s'aventurer en des lieux inconnus. Ces petites rues,

animées pour certaines, sont aussi étroites que les boulevards sont grands. Elles se faufilent partout, elles sont à tous les niveaux : lorsque vous pensez arriver dans un cul-de-sac, continuez tout de même, car derrière un angle de maison se dévoilera un vrai labyrinthe. Ce dernier ira dans tous les sens, et sans doute monterez-vous (ou descendrez-vous) des escaliers interminables, sans doute vous retrouverez-vous au niveau du toit d'une habitation. Attendez-vous à vous perdre, à perdre entièrement tout vos repères. Ici, oubliez les trottoirs, ils prennent trop de places ; piétons et automobilistes se côtoient, se frôlent : qui donc est prioritaire ? Ne tentez pas votre chance, lorsqu'une voiture veut passer, mettez vous sur le côté. Ces petites rues, presque intimistes en comparaison à l'énergie explosive de la ville, sont le véritable exotisme de la ville de Séoul.

ONGGI, JARRE VIVANTE

Ils sont là, tels des présences silencieuses à travers la ville. On en trouve partout. Dans les rues, aux pieds des entrées, près d'un poteau, dans les escaliers, sur les toits. Ils ne sont pas cachés, mais ils se fondent avec le décor, se distinguant à peine du reste. Ils sont petits, grands, allongés, épais, avec un couvercle ou non. En terre cuite. D'une couleur foncée, qui reflète doucement la lumière. Dans certains s'élèvent paresseusement des plantations comestibles. Un petit potager nomade. Dans d'autres, un orchestre silencieux se joue, lentement, au gré des saisons, et une transformation chimique alléchante se dévoile, lorsque, affamés, nous ouvrons leur couvercle pour observer, des étoiles dans les yeux, ce qui finira dans nos assiettes.

ELLE SE FAUFILÉ

La nature résiste à ce qu'on lui inflige. Doucement mais sûrement. De temps en temps on lui laisse un espace, un temps pour respirer, et alors elle nous récompense. Elle peut être ridicule, elle peut prendre de la place, elle peut s'élancer vers le ciel, nous offrir son ombre, sa fraîcheur, sa douceur, sa beauté. Dans la ville, elle se faufile à travers les veines bouillonnantes de la civilisation, tel un symptôme qui vient apporter une légère respiration dans cet univers synthétique.

Dans ses oeuvres, Philippe Durand met au jour l'organicité du monde urbain en s'attachant à montrer les effets d'altération ou de retour à l'état sauvage des choses. Une vision organique du monde, héritière de la « nouvelle grille » de Henri Laborit, qui voyait dans le biologique une métaphore du social. N'est-ce pas pour cette raison que nous sommes si attirés par Dame Nature ? Ne voyons-nous pas en elle une métaphore sensible de nous-mêmes ? Peut-être est-ce une vision naïve, mais qu'importe si elle nous permet de mieux apprécier notre environnement. En explorant des fragments de réel par une scrutation obstinée, Philippe Durand crée des images qui s'attachent à décrire des choses

infimes, labiles, pour faire correspondre microcosme et macrocosme. Il cherche à dépasser l'ancienne relation sculpture-photographie pour mettre en oeuvre une image-objet. Celle-ci est à la fois statique et dotée d'une respiration, lui permettant de restituer cette vision organique du monde, qui allie l'intelligible et le sensible. Sa série des onze Sources (1999-2000) - photos en relief donnant littéralement corps, par la séduction illusionniste, à la qualité organique de l'eau dans son bouillonnement vitaliste, dans sa labilité et son dynamisme - traduit de cette pensée caressante visant à une véritable érotisation du réel.

Séoul n'échappe pas à la règle. En plus de sa richesse architecturale, la capitale sud-coréenne est un espace urbain hybride qui offre des surprises de végétation vernaculaire pour le moins exotique. Comme dans beaucoup d'autres grandes villes me diriez-vous. Mais il me semble important d'en parler, de souligner ces petits signes organiques qui se faufilent au coin des rues, des portes et qui nous obligent à regarder la ville à travers une vision restreinte, mais sensible de ce qui nous entoure.

Il s'agit d'un moment d'égarement, d'une pause à travers le fourmillement incessant de Séoul, simplement admirer ce microcosme naturel, qui tel un miroir de notre société, nous offre une autre vision de notre monde.

DÉLIMITATION

Bienvenue dans cet espace « zone fumeur ». C'est un espace conceptuel qui vous demande, par acquis de bonne conscience, de fumer exclusivement dans cette zone là. Elle est souvent délimitée très sommairement, par un traçage plus ou moins discret au sol, rajoutant au moins un peu de couleur sur les trottoirs. Après, libre à vous de prendre n'importe quelle position pour empoisonner vos poumons : debout, assis, accroupi, ou dans cette position asiatique si particulière ou vous n'êtes ni assis, ni accroupi, mais un peu des deux. Bien sur, là où il y a des « zones fumeur », il y a également des « zones non fumeur ». Je les ai régulièrement vues près des stations de bus et des entrées de métro. Aux alentours d'écoles élémentaires aussi. Soyez sûr que personne ne viendra fumer dans cet espace conceptuel particulier.

Les délimitations sont aussi bien visuelles que mentales.

SUR LE TOIT DE LA VILLE

Le toit. Il protège, il abrite, il rassure. Mais est-il neutre ?

Dans nos pays européens, il se contente seulement de ce premier rôle.

Dans d'autres, il devient un espace de liberté. Il s'habille de couleur, il s'offre une personnalité.

On y habite, on s'y retrouve, on y mange, on y rit, on y pleure, on y boit. On étend son linge, on y trouve ses poubelles, on y fait du sport, on y fait son potager.

C'est un espace que l'on s'approprie.

C'est un espace d'expression.

SUR LE TOIT DE LA VILLE

Le toit. Il protège, il abrite, il rassure. Mais est-il neutre ?

Dans nos pays européens, il se contente seulement de ce premier rôle.

Dans d'autres, il devient un espace de liberté. Il s'habille de couleur, il s'offre une personnalité.

On y habite, on s'y retrouve, on y mange, on y rit, on y pleure, on y boit. On étend son linge, on y trouve ses poubelles, on y fait du sport, on y fait son potager.

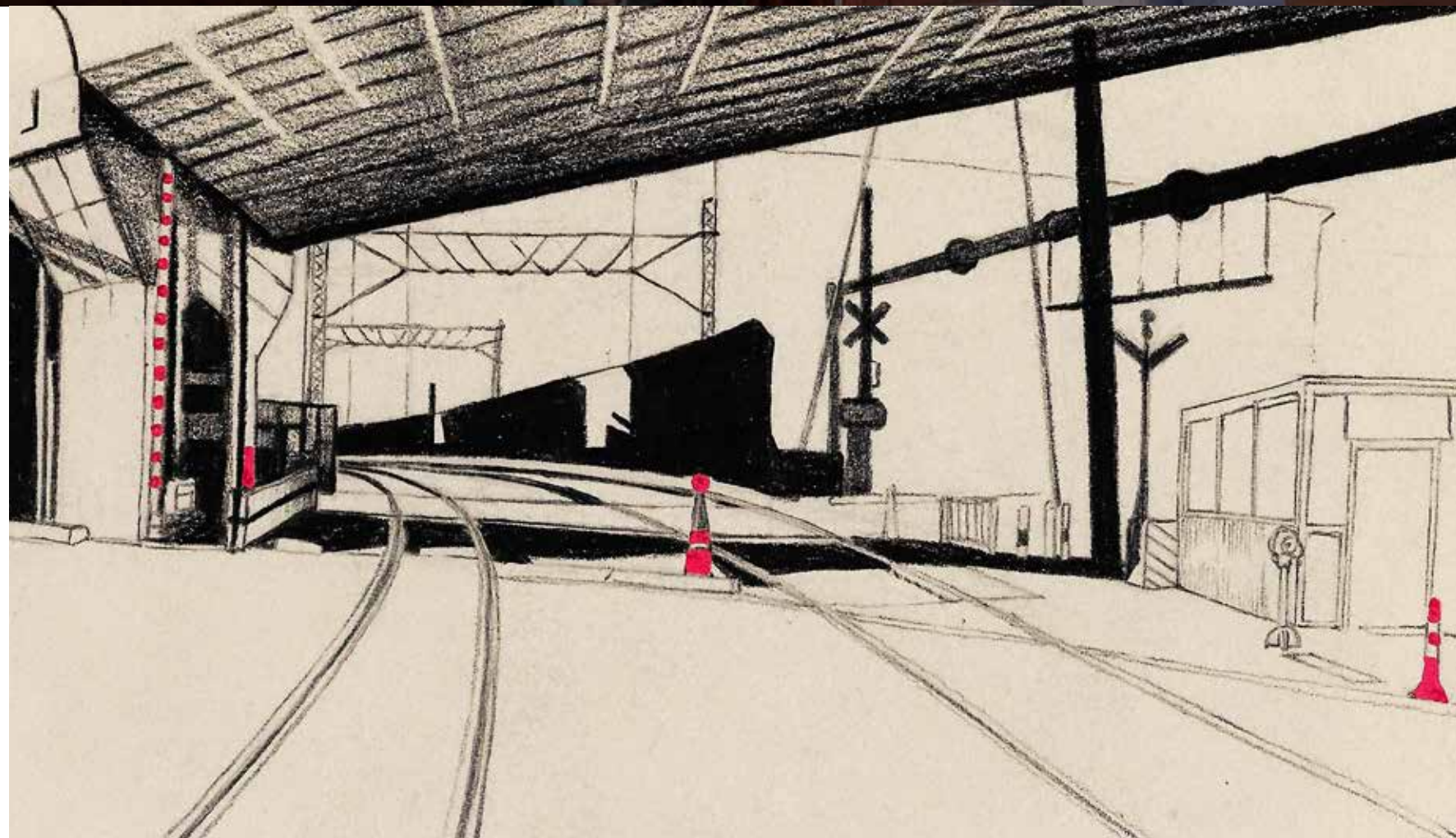
C'est un espace que l'on s'approprie.

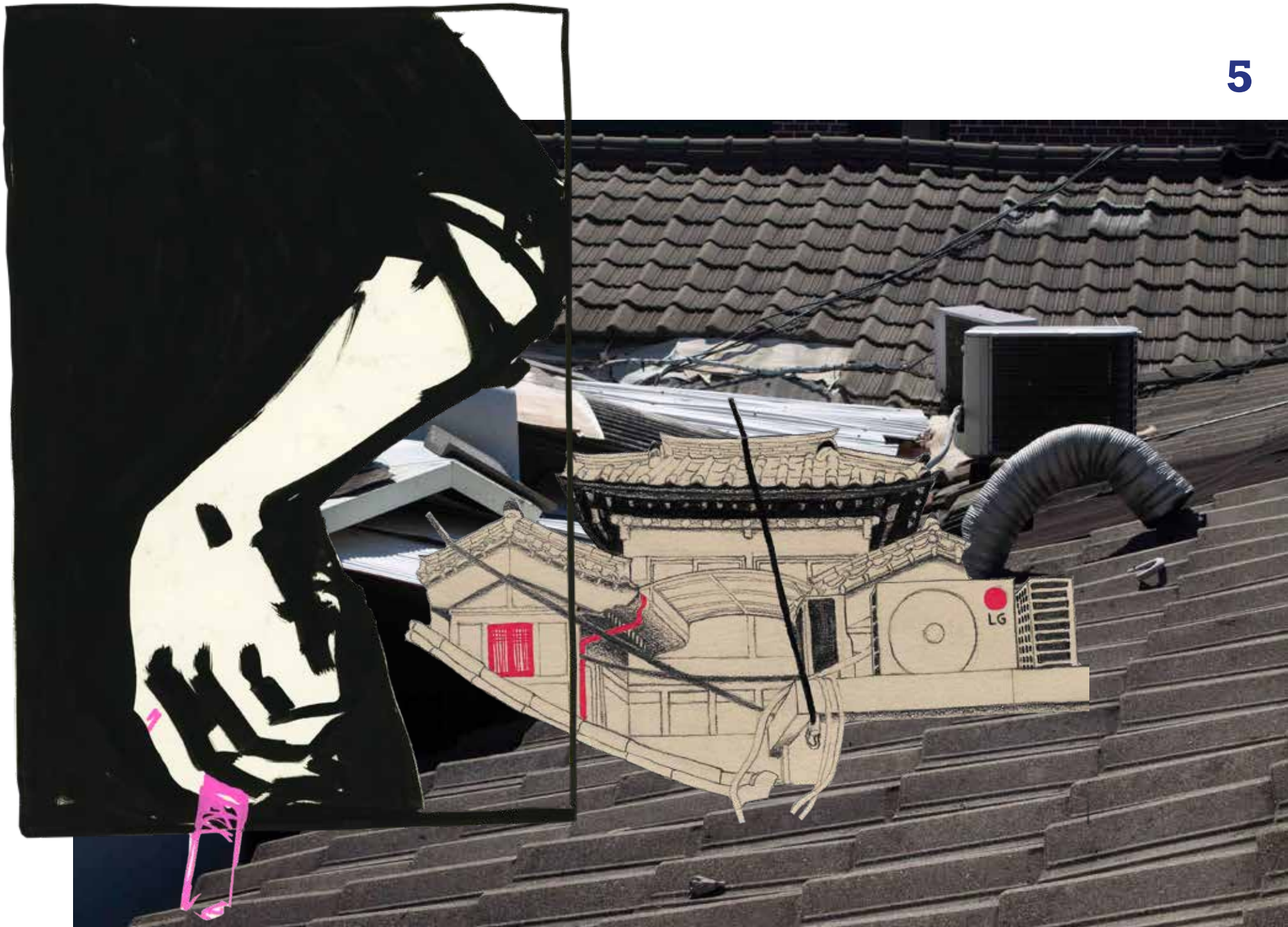
C'est un espace d'expression.











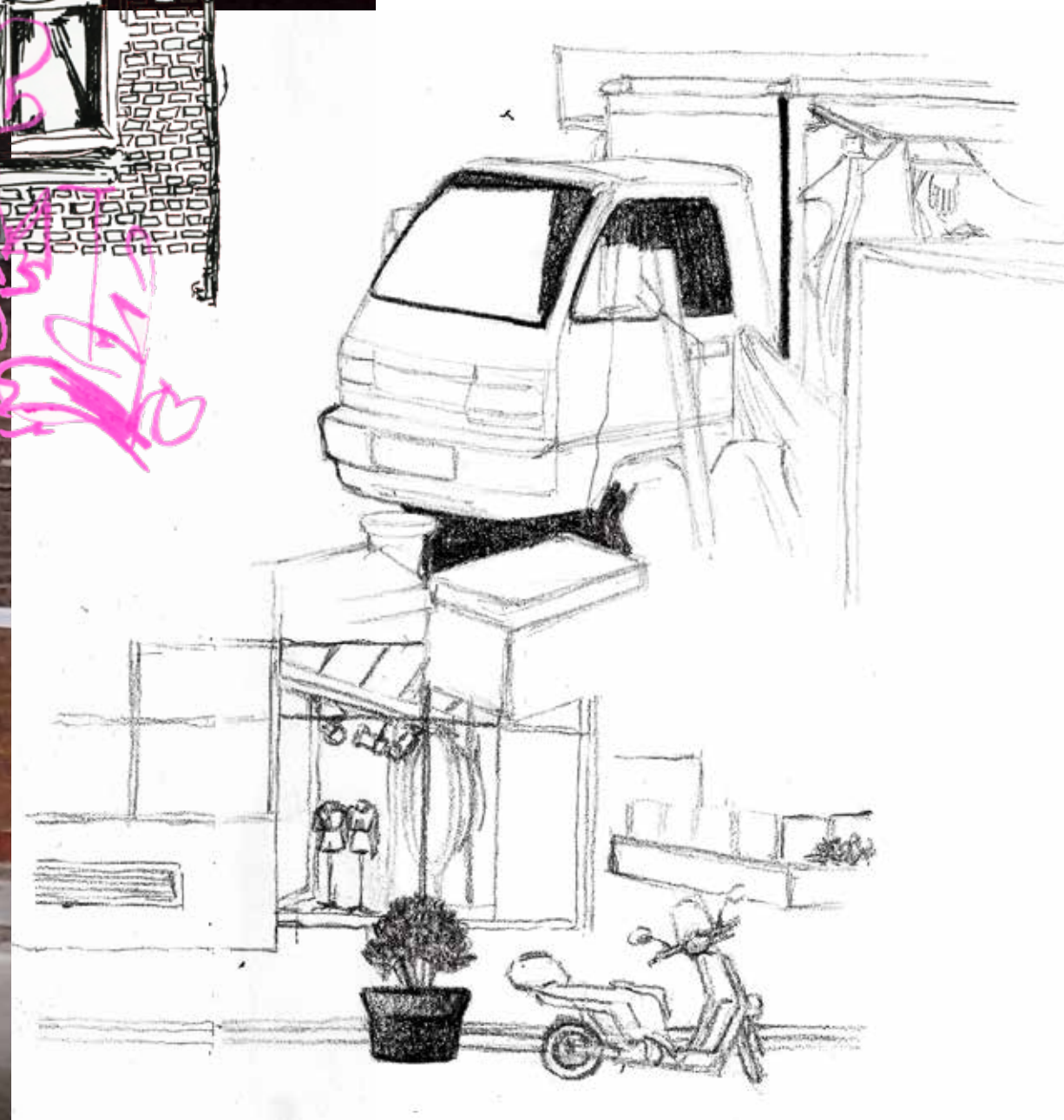
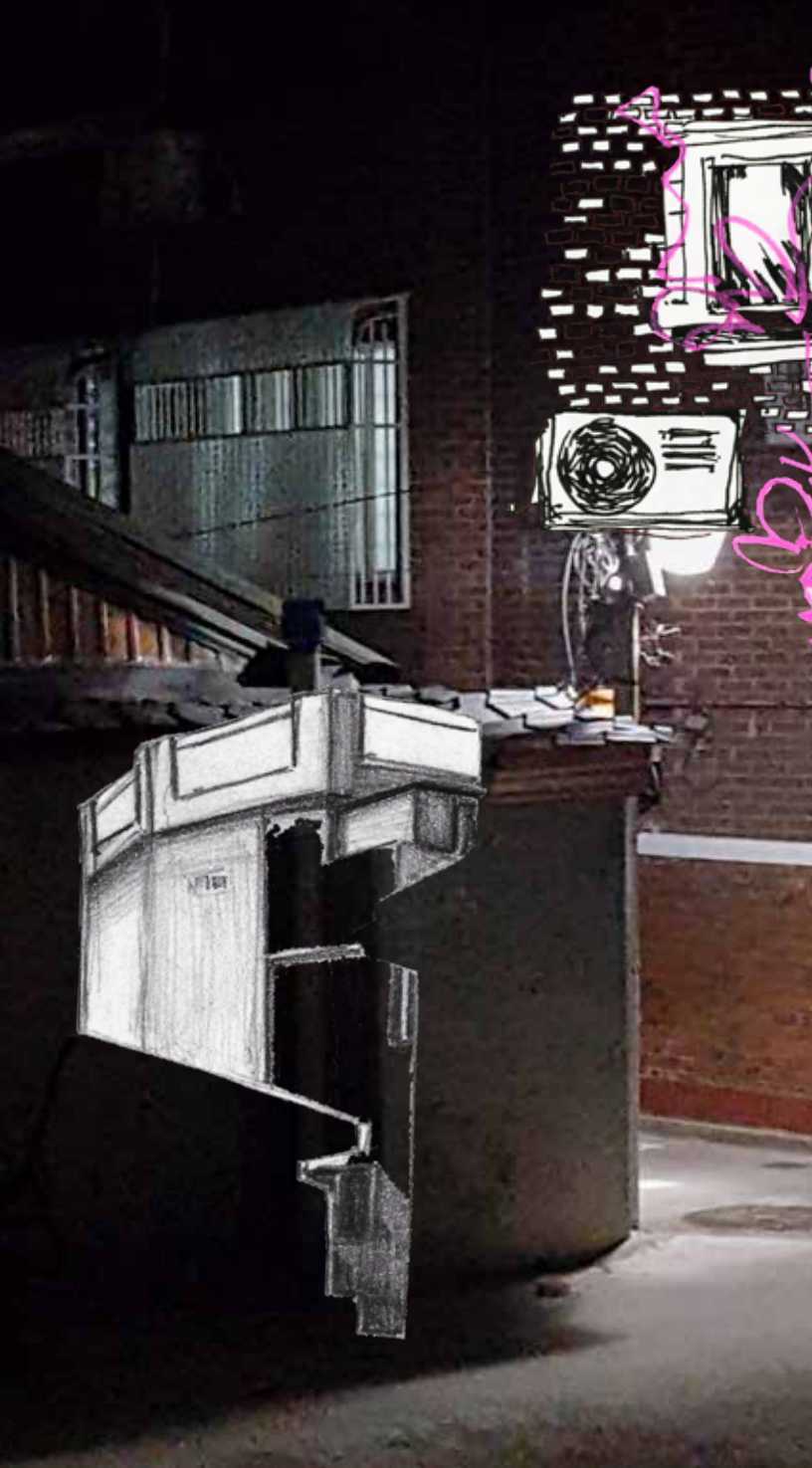
6

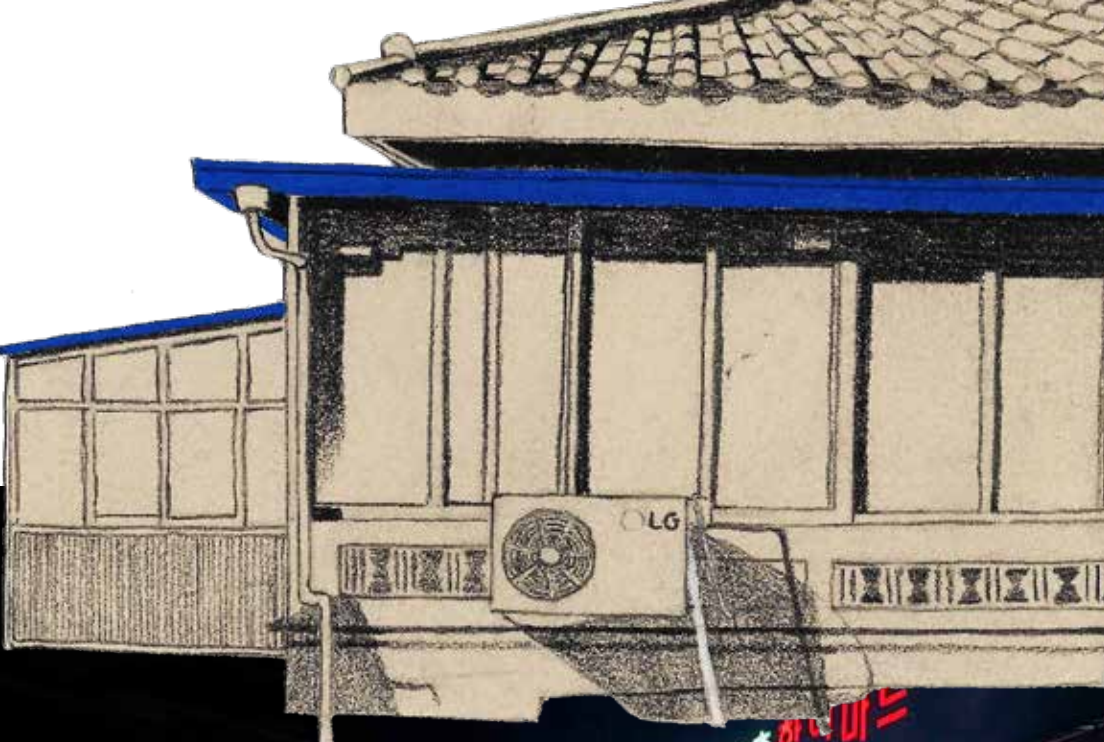


7













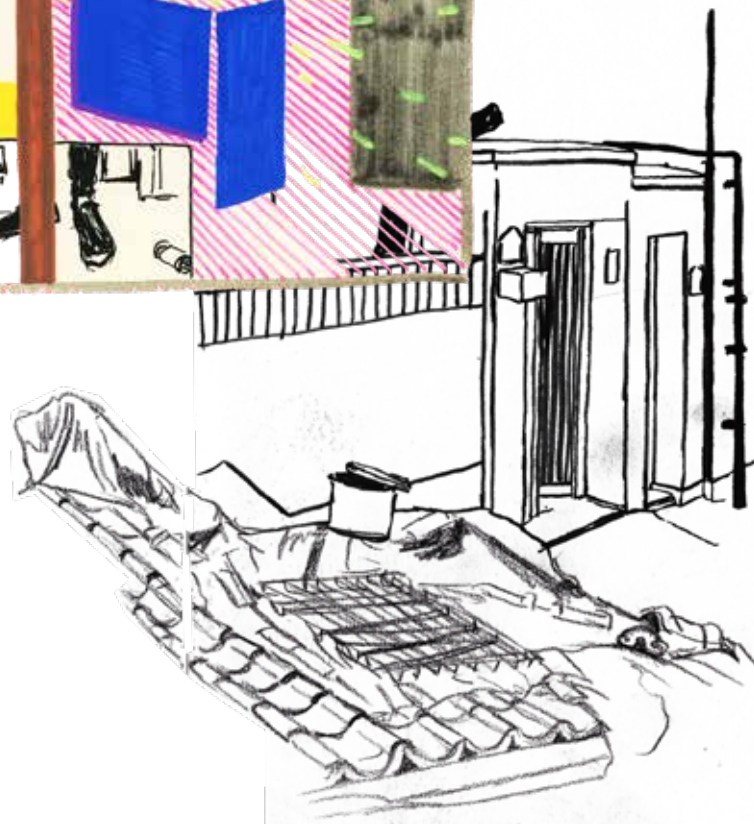




15

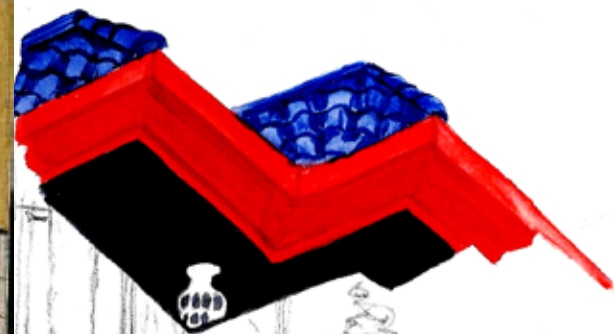


16



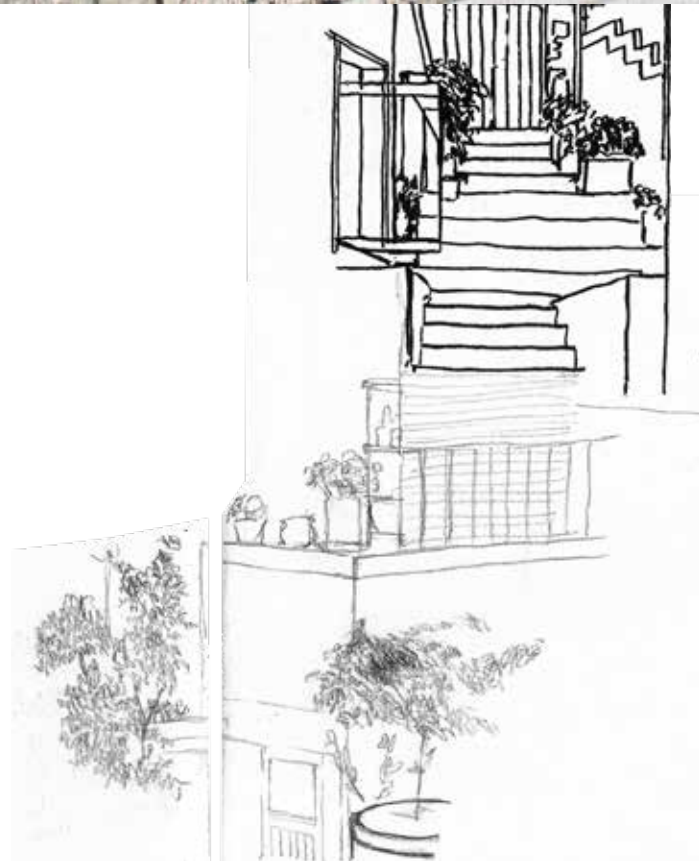
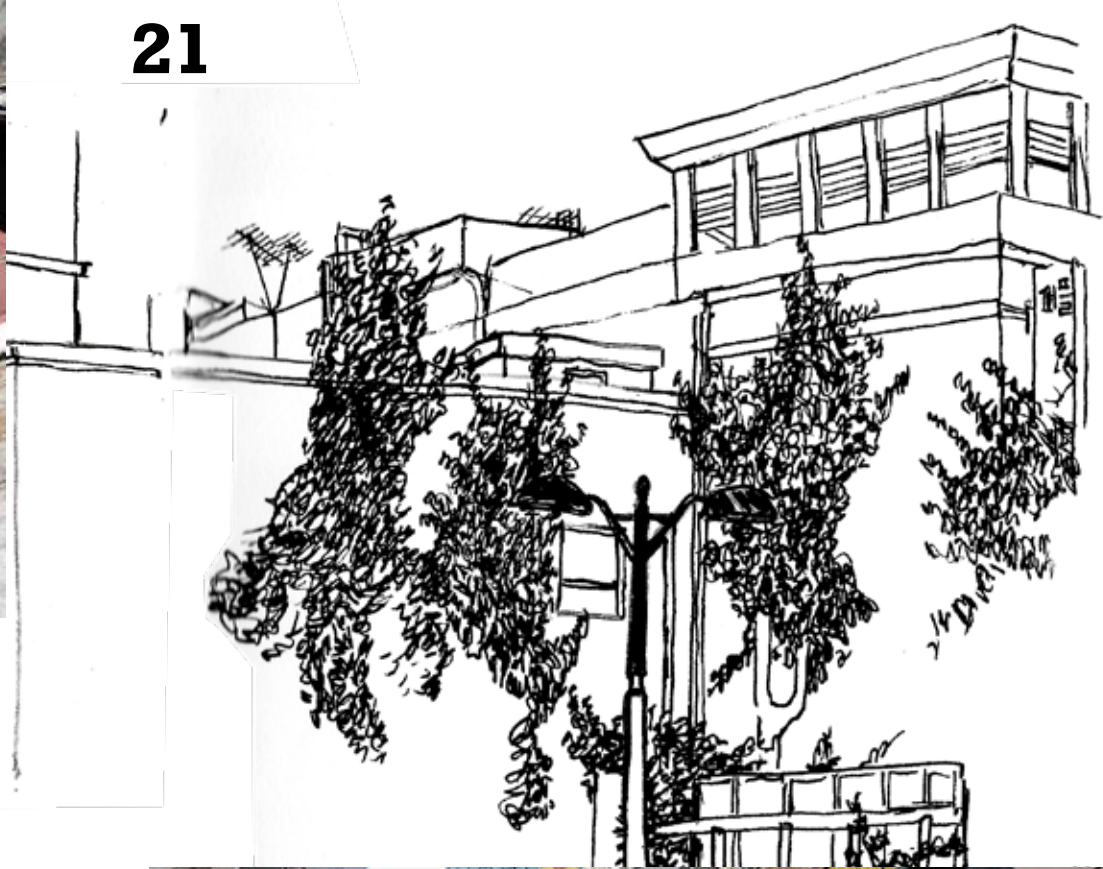


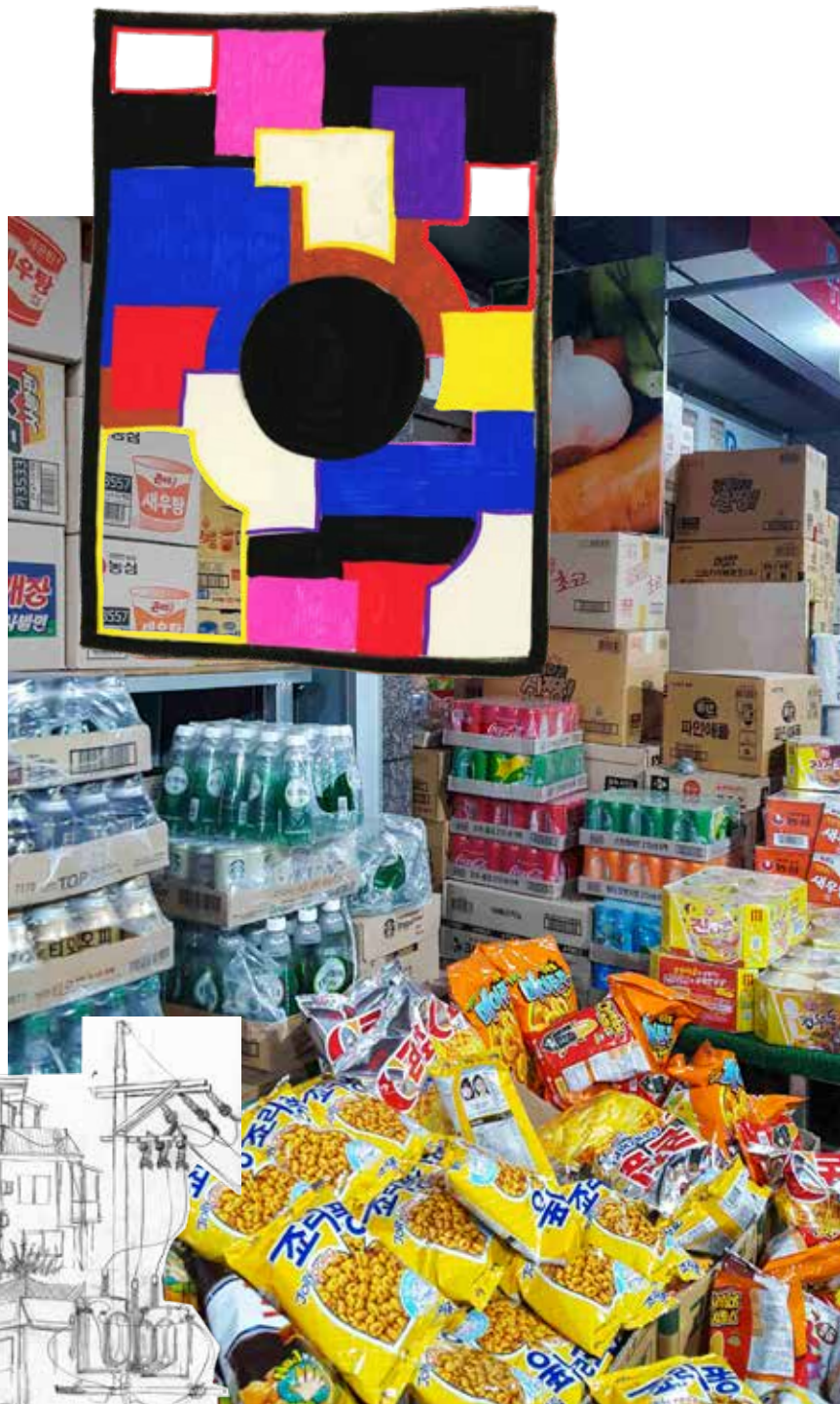






21





**COMBIEN ÇA
COÛTE ?-2**

얼마예요 ? -2

- 1** ***Mardi soir, la faim me tiraillait***
photographie numérique ; dessin au posca
- 2** ***Tension rouge sous un ciel zébré***
photographie numérique ; dessins au posca
- 3** ***Mes mains sont gelées ; des couleurs***
photographies numériques ; dessins au posca et au stylo à encre
- 4** ***Dimanche matin, ils arrivent, cachés***
photographie numérique ; dessins au graphite et crayons de couleurs
- 5** ***Je m'emmêle les pieds, sur les tuiles de la ville***
photographie numérique ; dessins au posca, graphite et crayons de couleurs
- 6** ***Jeudi après-midi, les cours sont terminés***
photographies numériques ; dessin au posca
- 7** ***J'ai trop bu hier soir, j'ai mal aux genoux***
dessins au posca et graphite

- 8** ***Je suis montée sur le mur pour attraper les câbles***
photographies numériques ; dessins au stylo à encre et graphite
- 9** ***Il faisait vraiment froid hier***
dessin au posca
- 10** ***On a attendu jusqu'à la nuit tombée***
photographie numérique ; dessins au stylo à encre, posca et graphite
- 11** ***Accroupie, je sentais le parfum de mon Kimbap***
photographie numérique ; dessins au stylo à encre, posca, graphite et crayons de couleurs
- 12** ***Elle courait, du poisson sur la tête***
photographie numérique ; dessin au posca
- 13** ***Lundi après-midi je suis allée mangé au marché***
photographie numérique ; dessins au posca et stylo à encre

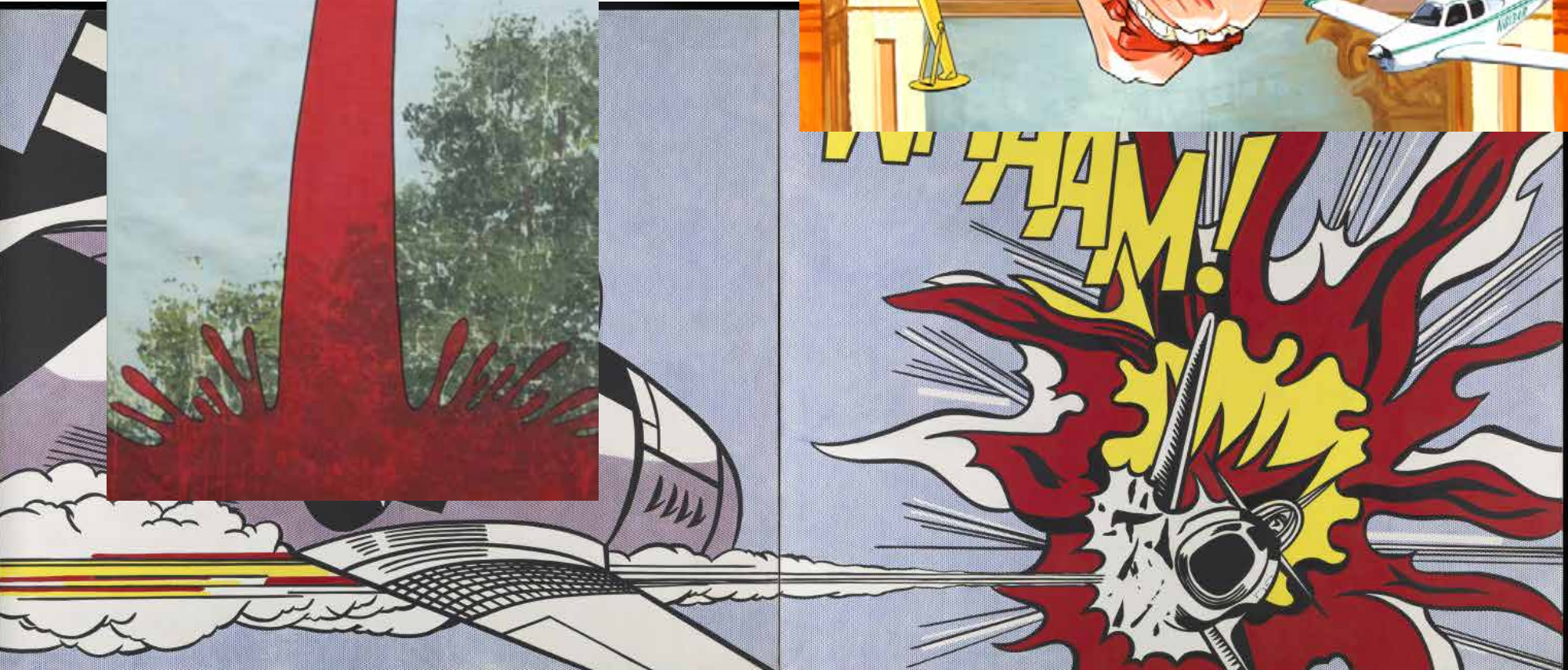
- 14** ***On a rattrapé les morceaux avant qu'ils ne tombent ; c'était chaud***
photographie numérique ; dessins au posca, graphite et crayons de couleurs
- 15** ***Met-toi sur la pointe des pieds pour mieux te faufiler***
photographie numérique ; dessin au posca
- 16** ***Il n'y avait personne ce jour-là***
dessins au posca, stylo à encre, graphite
- 17** ***On est monté sur les toits de la ville***
photographies numériques ; dessin au graphite ; aquarelle
- 18** ***Deux verres de soju et ça tourne ; c'est très bon***
photographie numérique, dessins au posca
- 19** ***Demain, je prendrai le métro ; c'est vide***
photographie numérique ; dessins au graphite, stylo à encre ; aquarelle

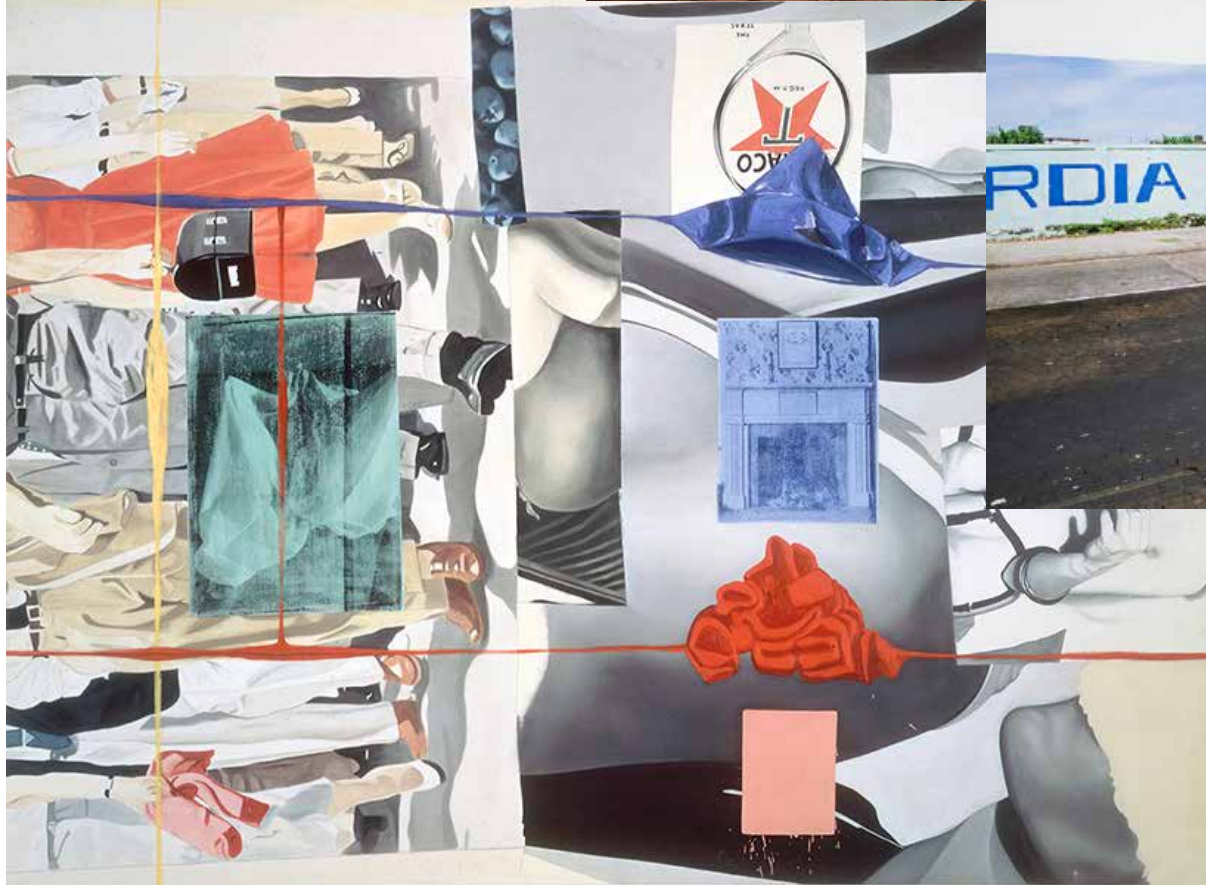
- 20** ***Je souffle, on a pas arrêté depuis...***
photographie numérique ; dessins au posca, stylo à encre et graphite
- 21** ***J'ai envie de mandu depuis hier***
photographies numériques ; dessins au stylo à encre, graphite
- 22** ***Ce soir c'est ramyeon ; j'espère que j'aurais assez de connexion***
photographie numérique ; dessins au posca et graphite

**«C'est le
voyage qui
vous fait
ou vous
défait»**

Nicolas Bouvier

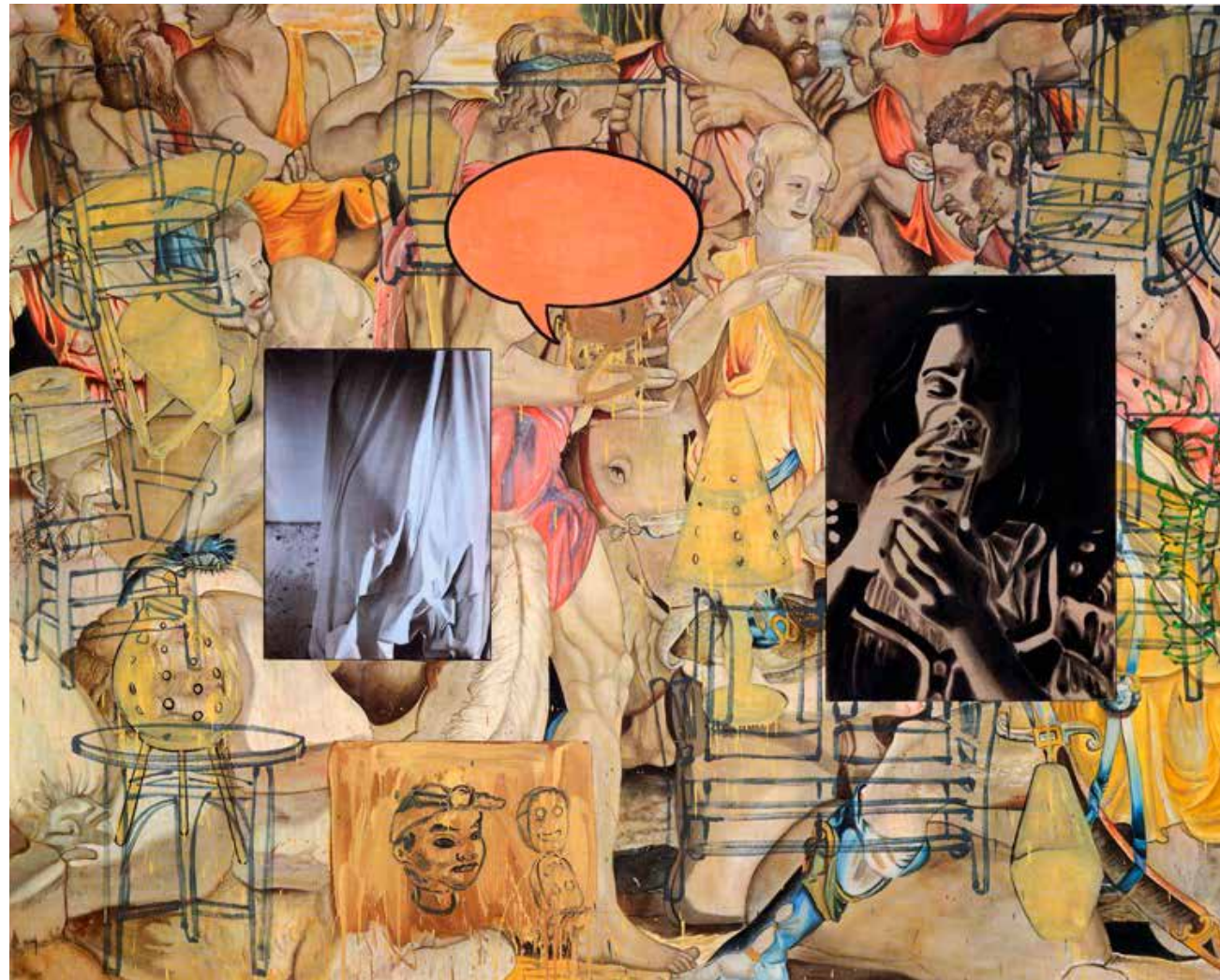
















ANNEXES

REFERENCES :

Cheesehead

David Salle, 1999,
huile et acrylique sur toile et lin
152,4x304,8cm



Foliage #3

Philippe Durand, 2012,
photographie



Bowl of Woe

Jim Shaw, 2014,
acrylique sur toile, 121,9x61cm



Flying Down

David Salle, 2006,
huile sur toile de lin,
243,8x335,3cm



Whaam!

Roy Lichtenstein, 1963,
huile et acrylique sur toile,
172,7x406,4cm



Vallée #22

Philippe Durand, 2014-2016,
photographie



Picture Builder

David Salle, 1993,
huile et acrylique sur toile,
213,4x289,6cm



Partido

Philippe Durand, 2016,
installation, Le Commun,
Genève



Source #02

Philippe Durand, 1999,
photographie



Source #03

Philippe Durand, 1999,
photographie



Source #04

Philippe Durand, 1999,
photographie



Source #05

Philippe Durand, 1999,
photographie



La tristesse du roi

Henri Matisse, 1952, gouache
découpée sur papier, montée
sur toile, 292x396cm



Cabotages

Philippe Durand, 2010,
installation,
Frac Basse-Normandie, Caen



Old Bottles

David Salle, 1995, huile
et acrylique sur toile,
243,8x325,1cm



Composition

Pierre Alechinsky, 1977,
lithographie en 100
exemplaires, 30x22cm



L'été 17-VIII

Pierre Alechinsky, 2017,
peinture, 141x96cm



Brushstrokes

Roy Lichtenstein, 1965,
huile sur toile, 122,5x122,5cm



Vallée des Merveilles 2

Philippe Durand, 2016,
installation,
Frac Languedoc-Roussillon,
Sète



Mingus in Mexico

David Salle, 1990,
huile et acrylique sur toile,
213,4x289,6cm



Beograd #08

Philippe Durand, 2006,
photographie



Mimosa

Henri Matisse, 1951, tapisserie,
148x96,5cm



Wedding of the Ear

Jim Shaw, 2013, Acrylique sur
mousseline, 350,5x609,6cm



Cheval, Cavalier, Clown

Henri Matisse, 1943, maquette
pour la planche V du livre
«Jazz» de 1947



Coup de foudre

Pierre Alechinsky, 2018, acry-
lique sur papier marouflé sur
toile, 165x217cm



Water Lilies with Cloud

Roy Lichtenstein, 1992,
sérigraphie sur acier inoxydable
vernis, 166,4x113,7cm



BIBLIOGRAPHIE :

Laurent Busine, ***Dits-4 : Voyages***, MAC's. Hornu, 2004. 146 p.

Roland Barthes, ***L'empire des signes***, Points. Paris, 2014. 176 p. Points Essais

Georges Didi-Huberman, ***Quand les image prennent position. L'oeil de l'histoire, 1***, Les Éditions de Minuit. Paris, 2009. Paradoxe

Georges Didi-Huberman, ***Devant le temps***, Les Éditions de Minuit. Paris, 2000. 288 p. Critique

Rem Koolhaas, ***Études sur (ce qui s'appelait autrefois) la ville***, Payot&Rivages. Paris, 2017. 249p. Manuels Payot

Jean Marc Lachaud, ***Collages, montages, assemblages au XX^e siècle. 1, L'art du choc***, L'Harmattan. Paris, 2018. 1 vol, 315 p. Ouverture philisophique

Charlott Moth, ***Voyages en territoires partagés = A journey through shared spaces***, Cercle d'art. Paris, 2013. 500p. Cercle d'art contemporain

Christine Poullain, Pierre-Nicolas Bounakoff (directeur de publication), ***Voyages, voyages : exposition, Marseille, Mucem, du 22 janvier au 4 mai 2020***, Hazan. Vanves (Hauts-de-Seine), 2020. 240 p.

Christian Twente, ***Les grands voyages de l'humanité : D'Homo sapiens aux Romains***, documentaire Arte. Allemagne, 2017. 52min.

Jun'Ichiro Tanizaki, traduit par Patrick Honnore, Ryoko Sekiguchi, ***Louange de l'ombre***, Philippe Picquier. 2017. 112 p. Ginkgo

Clara Schulmann, Teresa Castro, Evgenia Giannouri, Lùcia Ramos Monteiro, ***Palmanova***, Form[e]s. Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne), 2016. 139 p.

REMERCIEMENTS :

Sous la tutelle de Simonetta Cargioli
Relecture par Daniel Fatout, Claude et Françoise Gernot
Avec l'aide de Chloé Robert, Jean-René Leconte,
Catherine Blanchemain et Pierre Aubert

Imprimé à l'atelier d'imprimerie de l'ESAM Caen
sous la direction de Vincent Coatantiec
Janvier 2021

